

Témoignage de Aimé PETRELLI  
Maquisard de l'OISANS  
Section PELLETIER.

Carnet de route dans la résistance  
et dans l'armée jusqu'à ma démobilisation



Date de service dans la résistance du 16/06/44 au 02/09/44  
Date dans l'armée régulière du 02/09/44 au 14/11/1945

Ce sont des dates officielles de mon engagement. Toutefois, avant cette date du 16/06/44, j'avais déjà contribué à la formation de la section Pelletier, certains avaient déjà pris le maquis avec le chef Pelletier, environ 15 à 20 hommes, mais faute d'armement plusieurs, dont moi, étions en attente d'appel, j'ai donc contribué à ravitailler en vivre les hommes de la section du maquis, et ceci depuis son départ que je situe aux environs du mois d'avril 1944.

Opérations de la section dans laquelle j'ai contribué  
le 10 juillet 1944

Embuscade à Saint-Jean-de-Maurienne, Hôtel de l'Europe, pour récupération d'armes à un poste tenu par des chleus. Expédition vraiment laborieuse, échec de l'opération, nous avons été trahis par le chef d'expédition dénommé « Lieutenant Sacha » qui, après jugement, est passé par les armes le 11 juillet 1944 (voir lecture sur le livre de liberté provisoire, l'évocation de cette affaire).



Souvenir de la libération de Vizille – 18/07/1944

2e Opération

La section tente une embuscade au tunnel du Saut du Moine, tunnel se situant à 2 km de Pont-de-Claix sur la ligne SNCF reliant Grenoble à BRIANÇON, tunnel en réparation, suite à un sabotage, effectué par le GF de Pont-de-Claix. Embuscade pratiquement réussie, 12 prisonniers chleus avec armes. Parmi nous 3 blessés dont 1 grave et 4 absents parmi les nôtres qui rejoindrons le surlendemain. La nuit du 19 juillet au 20 juillet, jour de l'embuscade a été assez éprouvante pour l'ensemble de la . Notre chef Pelletier nous avait bien fait part du risque du plan d'attaque, stipulant que si cela devait mal tourner, il y aurait le risque que plusieurs parmi nous n'en reviendrions pas. L'attaque s'est déroulée de nuit, je passe sur le détail qui avait contribué à tous nous conditionner.

### 3e opération – 3 août 1944

Mission pour la section d'enlever le poste de GMR, Garde Mobile Républicaine, de l'Abbaye situé aux portes de Grenoble, groupe GMR qui est un poste de surveillance à un ensemble de distribution électrique de plusieurs quartiers de Grenoble, donc ce groupe de garde au poste dénommé l'Abbaye, nous avons pour mission de le capturer avec armes et bagages. Le plan d'attaque avait été bien préparé. Il était dans ce plan prévu que 7 à 8 hommes de notre section devaient revêtir la tenue chleu, dont notre chef, ceci dans le but de faire en sorte qu'une relève était nécessaire, faute de manque de confiance de la part des chleus vis-à-vis du groupe GMR. L'opération s'est manifestement bien déroulée, nos 7 à 8 personnes en tenues de chleus ont fait irruption dans la cours et notre chef a demandé à la sentinelle en poste et ceci en parfait allemand, de prévenir leur chef de poste que la relève était nécessaire. Aussi, le groupe GMR en parfaite tenue et en ordre ont obtempéré et quand les ordres de relève devaient s'effectuer, notre chef Pelletier a, sur un ton assez vif, fait savoir à ce groupe de GMR qu'ils étaient tous prisonniers et de bien vouloir suivre les gars, après avoir déposé leurs armes et bagages, je passe sur quelques détails. Nous, le reste de la section, nous nous trouvions aux alentours en protection au cas où cela devait mal se dérouler. Le lieu du poste en question était situé à environ 5 km de Grenoble et l'opération s'est déroulée en plaine après midi. Résultat concluant, 12 prisonniers avec un chef et l'ensemble de l'armement. Je voudrais simplement ajouter que ces 12 GMR étaient vraiment désespérés quand ils ont compris qu'ils étaient entre nos mains, surtout pas très fiers d'eux-mêmes. Ils n'étaient pas du tout résistants, mais pétainiste de 1er ordre, parmi eux peut-être un ou deux ont bien voulu collaborer avec nous.

### 4e opération de la section du 4 août au 9 août 1944

La section est en place sur le verrou de Séchilienne. De ce fait, la section est pratiquement aux avants-postes en prévision d'une attaque des chleus sur la nationale 91. Car chacun s'attend à une attaque des chleus sur notre dispositif, surtout que nous savons que le maquis du Vercors a été anéanti. Donc, une garde intensive, deux heures de garde, quatre heures de repos, et ceci jusqu'au jour de l'attaque des chleus le 10 août 1944. nous étions cantonnés dans l'usine hydro-électrique en bordure de route. Nos heures de repos, si cela pouvait s'appeler repos, nous nous allongions à même le carrelage dans une des salles de transformateurs.

Une anecdote que je me dois de vous faire savoir. Au cours d'une nuit une alerte avec coupure du courant, le bruit en question provenait d'un ensemble de courroie de transmission d'un groupe d'une turbine s'était rompue et de par ce fait claquait sur le carrelage. Ce bruit laissait penser que nous étions attaqués par les chleus. Aussi, les hommes au repos, dont je faisais partie, se ruent vers la porte de sortie, porte donnant aussi vers l'extérieur, porte se situant sur le côté du bâtiment. Les 10 ou 12 hommes laissent dans leur précipitation armes et bagages à l'intérieur, cela pour vous dire que nous étions, surtout les jeunes comme moi, pas très aguerris à la guerre. Parmi les fuillards, 2 ou 3 arabes, dont notre chef Pelletier, étaient eux restés à l'intérieur aux aguets. Je ne vous dis pas le sermon auquel nous avons eu droit, surtout de la part des arabes.

Mais revenons au 10 août, jour de l'attaque des chleus. Tous les 3 groupes sont à leur poste avec armes et bagages et ceci depuis 12 heures, nous sommes courant que, devant nous, il n'y a plus que quelques éléments qui se replient et que les chleus progressent, ils sont à VIZILLE et descendent de Laffrey et de la Morte. 16 heures, toute circulation et toute activité ont cessé, rien ne bouge. 17 heures, l'attente est crispante et il fait vraiment chaud. Moi, comme deux pourvoyeurs, un tireur, des fusils mitrailleurs, c'est-à-dire que mon rôle consiste à remplir les chargeurs de balles que me passe le tireur du fusil mitrailleur. C'est un marocain aguerrri en qui tout mon groupe et moi-même avons confiance. 17 heures 30, ça y est, la mitraille débute, feu à volonté car nous avons observé les premiers camions arrivant dans la rue de Séchilienne, ils s'arrêtaient et des chleus sautaient par dessus bord. Les tirs de notre groupe ont lieu sans discontinuer, les chleus semblent surpris. Mais cela ne tarde pas, leur réplique s'accroît. Aussi, l'ordre de repli de mon groupe nous parvient aux environs de 18 h 30. Le repli des 3 groupes de la section s'effectue à l'amont du pont, sauf mon groupe qui lui se repositionne juste à l'aval du pont. Ce pont sur la Romanche se situe à environ 300

mètres de la centrale. Nous assistons à la destruction de la conduite forcée alimentant la centrale et qui passe sous la route, une explosion énorme, suivie d'un grondement d'eau, mais d'où nous sommes positionnés, nous ne pouvons pas constater les dégâts.

Vers 19 h 30, notre groupe équipé de mitrailleuses placé sur le rocher dominant le pont tire, en prenant la route en enfilade. Les chleus répliquent et les balles sifflent. J'ai le souvenir que mon groupe étant posté en contre-bas du pont et une ligne électrique nous surplombant, le sifflement des balles dont je n'avais pas tellement connaissance, et pour cause, font que je fais part à mon collègue, qui lui était un ancien de 39/40 : « *tu te rends compte du sifflement de la ligne électrique !* ». Et lui, de me répondre : « *baisse la tête, ce sont les balles qui sifflent !* ». Je dois dire pour ma défense que c'était mon baptême du feu, pour ce qui est des tirs de mitrailleuse assez continu. De part et d'autre, et ceci jusqu'à la nuit tombée, les tirs se poursuivent. Notre section mitrailleuse étant tenu de préserver les munitions pour le futur. Notre chef Pelletier donne l'ordre de repli à tout notre dispositif. Les hommes embarquent sur les deux camions gazo-bois qui démarrent.

22 h 30. Arrêt à RIOUPEROUX, pour assister à la fin du déménagement du PC de la Salignière, personne dans les rues, l'arrêt est assez court. Pelletier se rend compte du désarroi qui nous entoure.

23 h 30 environ, la section prend position au pont de l'Infernet. Nos trois groupes ainsi que la section mitrailleuse prend sa position que nous ordonne notre chef Pelletier. La nuit est claire cela nous favorise pour nous positionner, tout est calme. Je me dois de souligner que c'est sur le site du pont de l'Infernet que se situe le mémorial de l'Oisans avec ses 145 morts aux combats dans l'Oisans.

## 12 août

1 heure du matin, la température s'est rafraîchie, on aperçoit 2 fusées très haut dans les cimes, une rouge sur la droite et une verte de suite sur la gauche.

3 heures, des véhicules remontent de RIOUPEROUX et se dirigent sur ROCHETAILLE. Les heures sont des journées toujours à nos postes, surtout que le sommeil nous fait un peu défaut.

7 heures, nous avons droit à un petit liquide chaud que les hommes de la cuisine nous apportent, avec un petit casse-croûte. Des bruits circulent parmi nous indiquant que les chleus seraient à Bourg d'Oisans. Aussi, il semble que nous allons de nouveau quitter le poste car des anciens « *On est cuit ! On va être pris en tenaille entre Livet et Bourg d'Oisans. Il faut vite se replier côté ROCHETAILLE pour avoir accès dans la vallée de L'eau d'Olle* ». Mais l'ordre de repli n'ayant pas lieu, le capitaine

Eric, second de Lanvin, arrivant sur les lieux, donne l'ordre de maintenir la position jusqu'à nouvel ordre.

10 heures. L'attente est longue, le soleil nous réchauffe, nous en avons bien besoin.

12 heures. Nous voyons du poste de mon groupe sortir les chleus de Livet en colonne de part et d'autre de la route, ils progressent lentement. Soudain, Pelletier qui est parmi nous hurle : « *Feu !* ».

Notre FM crache sans discontinuer. Les chleus sautent sur le bas côté de la route, la riposte ne se fait pas attendre, les balles sifflent, ils nous canardent



Ma section dans la résistance

aux tirs de mortiers, tirs qui ont pour effet de nous déstabiliser, c'est très sérieux. Les chleus ne progressent pas, car nos mitrailleurs les tiennent aussi en respect. Mon groupe reçoit l'ordre de repli donc doit rejoindre la nationale et, par ce fait, de retrouver tout le groupe après la traversée du pont de l'Infernet. Le repli s'effectue en ordre par petits groupes de 2 ou 3 hommes. Pour ma part, mon

repli s'effectue avec un espagnol dénommé Martinez, un ancien de la guerre d'Espagne ; nous quittons tous les deux un abri au bord de la nationale avant la traversée du pont. Nous n'avions pas fait plus de 5 mètres qu'un obus de mortier tombe, juste sur l'abri que nous venions de quitter. Le destin était de notre côté. Le feu est de plus en plus nourri et les tirs de leurs mortiers nous harcèlent. Le décrochage est très laborieux pour l'ensemble de la section. Nos 3 groupes se rassemblent de l'autre côté du pont ainsi que la Section Mitraille, nous voici tous sans aucun blessé, ni manquant auprès de nos 2 camions qui attendent. Démarrage des 2 camions qui pour nous sont en quelque sorte nos sauveurs. Donc repli sur ROCHETAILLE, via la fonderie Allemont et au Mollaret au dessus du Verney.

16 heures. Nous récupérons nos sacs, légers mange-mange.

18 heures. Alerte aux « zingues », trois avions tournent au-dessus d'Allemont, ce sont des avions chleus. Après plusieurs passages, ils piquent et lâchent des bombes, apparemment sur Vaujany.

18 heures 30. Une voiture arrive à notre hauteur, on reconnaît notre chef Lanvin. Il parle avec Pelletier, nous pensons qu'il est entrain de transmettre ses ordres. En effet, l'ordre de dispersion est donné, reprendre le maquis dans la montagne du Verney et de disparaître jusqu'à ce qu'un nouvel ordre nous parvienne. Nous cachons le matériel lourd, c'est à dire les 2 mitrailleuses, dans un gros tas de fumier. Nous nous partageons les minutions, ainsi que les vivres, vivres qui se résument à 4 ou 5 paquets de biscuits Brun et en route pour la mission qui consiste à disparaître dans la forêt.

21 heures. Nous progressons toujours dans la forêt qui est assez dense au-dessus du Mollard, progression très difficile surtout de nuit.

22 heures. La progression devenant difficile, l'ensemble de la section est stoppé, la fatigue aidant ainsi que l'angoisse, de nombreux bruits sont perceptibles dans la vallée, ainsi que des tirs et explosions. La nuit s'avère difficile pour tous, chacun est aux aguets donc repos presque nul.

### **13 août : un dimanche pas comme les autres.**

6 heures. Nous reprenons notre progression dans la forêt et ceci très péniblement.

8 heures. Arrêt de la progression Pelletier, envoi d'une patrouille en reconnaissance dans les parages.

10 heures. Retour des éléments de la patrouille qui n'a rien remarqué aux alentours. Mais nous observons que de nombreux tirs se situent au bas de la forêt qui semble provenir de notre point de départ. Nous restons donc sur place, une garde est organisée, un recensement des bidons est effectué pour une corvée d'eau, car la soif commence à nous tenailler. Si mes souvenirs sont exacts, nous avons pour tous environ 10 à 12 bidons de 2 litres, car il faut souligner que tous ces bidons pour la corvée d'eau doivent être enveloppés dans du tissu et pas à nu, ceci afin de ne pas se faire repérer par les reflets, des bidons sans toile c'est-à-dire 12 bidons soit 24 litres d'eau pour 55 hommes.

12 heures. Nous entendons à nouveau des avions tourner au-dessus de nous et entendons les explosions des largages de leurs bombes. La corvée arrive. Elle est la bienvenue, ¼ l. d'eau chacun, eau très appréciée, un 2e quart nous sera distribué dans la soirée afin de faire effet de soupe.

14 heures 30. Trois gars, Favier, Letoigne et Balzert, partent en reconnaissance, ils ont eu d'énormes difficultés à retrouver la section. La nuit nous reconforte, il semble que nous soyons plus en sécurité. Des recommandations qui se transmettent à chaque petit groupe de 3 ou 4 hommes qui se forment selon leurs affinités. Pour ma part, j'ai le souvenir de cette nuit, les pieds calés à un arbre allongé, bien sûr à même la terre, des choses circulent dans les têtes. La nuit en question a été assez mouvementée en effet vers les 4 ou 5 heures du matin l'explosion d'une grenade nous a tous perturbé. Heureusement que le gars qui a lancé cette grenade se trouvait être dans la partie basse et qu'il a jeté cette grenade vers le bas. De ce fait, personne n'a été touché. Que s'est-il passé, les nerfs ont craqué, il aurait entendu du bruit, et aurait donc lancé cette grenade. La fin de la nuit pour nous tous a été dramatique, aussi, au lever du jour, ordre de progresser vers le haut est donné.

### **14 août.**

Arrêt de la progression car nous nous trouvons pratiquement à la lisière de la partie haute de la forêt. Organisation d'une garde aux alentours donc, ce qui veut dire sentinelle de protection. Une nouvelle corvée d'eau est organisée, je me porte volontaire pour cette corvée. Il était assez difficile de trouver un point d'eau sans nous faire remarquer. Il était recommandé de ne pas quitter la forêt.

Donc corvée d'eau assez difficile ; enfin, vers 12 heures, retour de la corvée d'eau. Je me dois de souligner que nous nous étions perdu dans la forêt. Distribution de l'eau pour atténuer notre soif, soit un quart à chacun. Je peux vous avouer que souffrir de la soif, c'est terrible, surtout que les hommes de la corvée avaient encore plus soif que tous les hommes étant restés sur place. Pour ma part, j'avais bu au ruisseau à me faire du mal. Mais la marche pour le retour avait pour effet de nous donner encore plus soif, aucune faveur, chacun son quart. La journée fut longue, les heures sont des journées. Qu'il est difficile et pénible de rester sans bouger à chuchoter et être aux aguets. Pelletier, notre chef, se rend compte et essaye de détendre l'atmosphère. Certains sont découragés et stipule : « *On est fichu, on est blessé ! Nous nous en sortirons pas , on y restera tous !* ». Parmi nous, certains proposent de se disloquer et « vogue la galère ! ». Pelletier intervient et stipule que nous devons rester unis et que si le le destin voulait nous être défavorable, et bien nous y resterions tous. Suite aux événements que nous avons connus concernant d'autres section, Pelletier avait raison.

17 heures. On entend beaucoup de tirs provenant de la vallée. Une nouvelle corvée d'eau est organisée. Nous attendons la nuit avec impatience, la sécurité semble bien meilleure.

21 heures. La nuit et chacun de nous est de nouveau dans l'angoisse. C'est le calme absolu.

### **15 août**

Lever du jour, grand beau temps, heureusement car si encore la pluie venait à s'en mêler, cela n'arrangerait rien. Un quart d'eau en guise de jus, quelques biscuits, quelques mouvements et nous revoilà plongés dans nos chuchotements et nos angoisses, comme nous aimerions avoir des nouvelles mais ceci n'est qu'illusion.

12 heures.

Pour repas quelques biscuits et certains des gars n'en possèdent plus, mais la solidarité joue à plein. Nouvelle distribution d'eau et l'attente de cela est très dur.

18 heures.

Une sentinelle signale 2 personnes dans les parages. Tous en alerte et observation, mais quelle ne fut pas notre surprise de voir qu'il s'agissait du capitaine Eric GRAND, l'adjoint au capitaine Lanvin, lui avec 2 hommes avaient pour mission de nous contacter. Ils arrivaient du RIVIER D'ALLEMONT où le PC était installé. Pelletier, Letoigne, Badeler, Favier et 2 ou 3 autres sont rassemblés avec eux et il semble pour nous autres que les discussions soient fructueuses. En effet, par petits morceaux, nous avons quelques nouvelles, mais la plus importante est de nous faire savoir que les américains ont débarqué dans le midi vers Toulon. Cela a pour effet de nous redonner du courage de nous stimuler, cela a un effet vraiment de joie parmi nous tous. De plus, Eric GRAND est heureux de nous avoir contacté et surtout de voir que l'ensemble de notre section est au complet. Eric, ainsi que deux hommes, repartent rejoindre le RIVIER D'ALLEMONT. Pelletier nous communique en gros la conversation qu'il a eu avec Eric et stipule que nous allons sortir de notre immobilisme sans tarder, que dès le lendemain les choses allaient évoluer.

### **16 août**

Au lever du jour, Pelletier et Letoigne son second partent pour rejoindre le RIVIER D'ALLEMONT comme l'avait suggéré le capitaine Eric. Quant à nous, la section, nous devons quitter la forêt et progresser en direction du Rivier.

12 heures. Pelletier et Letoigne prennent contact avec la section Auto, du moins ce qu'il en reste.

16 heures. Ils arrivent au RIVIER D'ALLEMONT, Pelletier reçoit des ordres qu'il devra exécuter dès le lendemain, cela concerne bien sûr notre section.

### **17 août**

Pelletier et Letoigne repartent du Rivier pour nous rejoindre, mais deux agents de liaison avaient déjà reçu l'ordre de nous rejoindre. Nous étions, nous la section, arrivés tard dans la soirée du 16 août au lieu-dit le Chateau : les 2 agents de liaison nous rejoignent donc dans la matinée du 17 août aux alentours de 9 h du matin, nous stipulant qu'il fallait rejoindre les Clots. Direction les Clots, où nous arrivons vers 13 heures. Premier repas qui nous est offert par la section Auto, quatre pommes de terre chaudes, un petit bout de viande et quelques pâtes, cela faisait exactement 7 jours que nous étions sevrés. La quantité était assez limite mais quel plaisir de manger à la gamelle.

16 heures. Départ de la section direction Belledonne.

17 heures. Nous montons toujours sous la pluie. Nous nous arrêtons à la nuit dans une bergerie, sous un orage épouvantable, toute la section est entassée debout dans cette petite bergerie, sous de grosses gouttes d'eau, car la toiture n'étant pas en bon état, des tirs sont perceptibles dans le bas de la vallée.



Souvenir du 18 août 1944 – Défilé de la section dans les rues de Vizille

### 18 août

Au lever du jour, l'orage ayant cessé, nous constatons un temps magnifique, avec un ciel bleu. Le lever du soleil nous reconforte. Nous sommes donc en alpage, soit à plus de 2000 m. d'altitude. Des bruits sourds au lointain sont perceptibles. Cela nous laisse penser que ces bruits proviennent du front italien, cela s'avèrera faux. Ces bruits en question au lointain étaient des tirs d'artillerie provenant du débarquement dans le midi, cela nous donne du baume au coeur, nous en avons bien besoin. J'avais oublié, Pelletier et Letoigne nous avaient rejoint dans la soirée du 17 août et étaient donc parmi nous.

8 heures. Landry, Pelletier, Paulier et Letoigne partent en patrouille sur les flancs des montagnes de Belledonne, afin de prospecter un repli éventuel sur les Sept Laux, par le col du Pas de la Coche.

11 heures. Retour de la patrouille, rien à signaler dans ce secteur, donc possibilité de repli sur le versant des Sept Laux, direction Allevard.

9 heures. Un groupe de la section composé de 6 hommes part à la chasse aux moutons, nous avons en effet repéré un troupeau avec le berger sur les hauteurs environnantes et, comme la faim nous tenaille tous, il s'avérait indispensable de procéder à cette chasse aux moutons. Résultat, 6 moutons sont ramenés. Chacun avec son savoir s'active à la préparation. Les deux premiers moutons sont dépecés, coupés en un tour de main. Le feu est prêt, une tôle du toit de la bergerie posé sur 4 pierres et la cuisson débute. La viande n'a vraiment pas le temps de cuire, l'odeur de la graisse fondant et la faim font en sorte que les deux premiers moutons sont dévorés, pratiquement crus ; donc, 12 heures, moutons.

14 heures. Moutons, 16 heures, moutons, 19 heures, foie et os de moutons, 20 heures, nous admirons le coucher de soleil sur la Meije, l'Etendard, le Râteau, sur les Rousses. Et puis, un agent de liaison accompagné de 2 ou 3 hommes arrivent et prennent contact avec Pelletier. Consignes diverses, on nous fait savoir que nous allons passer la nuit sur le site. Notre départ est prévu pour le

lendemain au lever du jour, la nuit a été vraiment très fraîche.

### **19 août**

En effet, au lever du jour, la section au complet démarre, l'objectif étant de rejoindre le PC au RIVIER D'ALLEMONT au plus vite. Descente dans la rocaille, heureusement que Letoigne avait déjà effectué ce trajet ! Arrivés aux alentours des Clots, on nous demande de nous diriger sur le village d'Articol où nous arrivons fatigués et fourbus, quelques bonnes nouvelles nous sont communiquées. Le débarquement à Toulon est bien réel et les troupes américaines progressent, cela a pour effet de nous stimuler et on peut entendre des cris parmi nous : « *A Grenoble !* ». Le repas du soir, c'est une bonne gamelle de soupe bien chaude que les 2 ou 3 villageois d'Articol nous ont préparée. Mais notre présence parmi eux n'est guère appréciée. En effet, pour la préparation de la soupe, nous avons récupéré les pommes de terre dans leur jardin. Une altercation s'est manifestée et, sans la vigilance de notre chef Pelletier, je crois que du grabuge aurait eu lieu. Je ne pense pas que ces 2 ou 3 propriétaires aient gardé un bon souvenir de notre section.

### **20 août**

Des bruits avec ordre et contre-ordre circulent. Nous devons redescendre sur ROCHETAILE, nous devons traverser les montagnes de Belledonne pour rejoindre la vallée du Grésivaudan par le Pas de la Coche Allevard.

8 heures. Toujours en attente du départ, les fumeurs, dont je suis, rouspètent de ne pas avoir de tabac depuis 8 jours.

12 heures. Pelletier revient du PC du RIVIER D'ALLEMONT, les nouvelles sont formidables, les américains sont à Gap. Mauvaise nouvelle, la section Porte s'est faite surprendre au lac du Poursollet, lieu bien connu de nous tous. La section Porte serait totalement décimée, avec de nombreux morts, quant à notre section, elle est toujours en attente. Je crois que, si mes souvenirs sont exacts, même au PC du RIVIER D'ALLEMONT, les événements allant à vitesse grand V, plus personne n'osait suggérer des ordres dans l'immédiat. Nous prenons la chose avec réalisme, nous avons récupéré un peu de tabac, il faut aussi souligner que le contact avec le PC est fréquent, donc le moral est bon.

### **21 août**

5 heures du matin. Départ de l'ensemble de la section. Des éléments de patrouille nous protègent, nous nous dirigeons vers le RIVIER D'ALLEMONT, nous devons nous acheminer côté Pas de la Coche pour une surveillance des crêtes.

14 heures. Contre-ordre et retour sur le RIVIER D'ALLEMONT.

15 heures. Expédition de 2 groupes de la section. Le 1er et le 2e groupe sautons sur un camion gazo et direction le Col du Glandon où la section Lafleur, en poste depuis le début de l'attaque des Chleus, a été attaqué et semble s'être fait décimé. Progression assez lente car il faut savoir que le camion n'a pas progressé très longtemps et que nous étions encore bien loin du col du Glandon ou mieux GrandMaison. Notre chef Lanvin nous stimule de son mieux tout le long de notre progression pour arriver à Grand'Maisons. J'ai le souvenir que, durant notre progression, avant d'atteindre Grand'Maisons, deux hommes de la section Lafleur avaient demandé du secours. Ils se trouvaient dans le ruisseau qui coule en contre-bas de la route, environ 50 mètres plus bas. Lanvin leur ordonne de nous rejoindre, et c'est un refus de leur part. Avec mon ami Santo, je descends auprès d'eux afin de les récupérer, ils étaient vraiment déboussolés, refusant de nous rejoindre, stipulant que nous allions vraiment nous exposer sans espoir. Devant cet état de fait de leur part, nous rejoignons notre groupe, qui continue à progresser. La progression est assez lente, Lanvin étant en tête, avec une de ses secrétaires dénommé Biscuit. A environ 1 km de GrandMaison, nous constatons qu'un homme de la section Lafleur est allongé au bord de la route. Il devait être blessé et, ne pouvant pas poursuivre vue sa blessure, il avait avant de mourir sorti ses papiers et diverses photos étaient étalées, il devait donc une dernière fois admirer ces diverses pièces. Les chleus avaient dû le surprendre dans sa position car, d'après Lanvin, et ceci après l'avoir examiné à notre retour, conclua qu'il avait été tué d'une balle en pleine tête. Il s'agissait du lieutenant Tustanov, un russe, qui avait déserté l'armée allemande et nous avait rejoint dernièrement. Nous abandonnons son corps sur place et continuons notre progression. Arrivés au petit barrage de GrandMaison, où une

petite bergerie abritant 2 ou 3 cochons brûlait avec son bétail, plus aucun signe de vie dans les lieux, nous inspectons les lieux, nous constatons que les chleus avaient surpris la section Lafleur. Les chleus sont arrivés par le côté et descendaient des cimes. Ils ont forcé le poste Lafleur afin de pouvoir se replier vers la Maurienne. L'ordre de repli de tous les éléments qui composaient cette reconnaissance s'effectue, ordre de revenir sur le RIVIER D'ALLEMONT. Nous ramenons avec nous le cadavre du lieutenant Tustanov. Retour au Rivier, aux environs de 21 heures 30, nous sommes attendus surtout les porteurs du corps, un léger mange-mange nous est accordé, avec un peu de tabac. Une grange à moitié vide de foin nous est disponible pour un repos. Blottis les uns contre les autres, et la fatigue aidant, le sommeil est vite envahissant, malgré le souvenir de notre ami Tustanov qui, lui, repose dans la petite église. Je me dois de rappeler que coucher dans le foin ou la paille depuis 8 à 9 nuits n'étaient plus au programme et pour cause.

## **22 août-**

6 heures du matin environ. Alerte et réveil précipité. Départ prévu de la section Le Verney, nous devons prendre position à la rentrée du Verney à l'aval du pont. Pelletier poursuit méthodiquement la descente des patrouilles en éclaireur. Il semble ne plus y avoir de chleus. Arrivés au Verney, un camion gazo nous croise et nous embarque, toute la section, direction ROCHETAILLE. Arrivée vers 10 heures 30, mise en place des groupes pour prendre position : le 1er groupe sur la route reliant Bourg d'Oisans, le 2ème groupe la route vers Bâton, le 3ème groupe, donc le mien, sur la route pour un accès vers LIVET RIOUPEROUX, côté VIZILLE. Pendant notre position, nous voyons arriver un homme, vélo à la main, nous pensons qu'il s'agit d'un homme isolé à son arrivée près de nous, plusieurs gars de mon groupe, ainsi que moi-même, reconnaissons M. Mattussi de RIOUPEROUX. Il arrive de RIOUPEROUX et nous apprend que les chleus viennent de quitter le village et que, devant nous, il n'y a donc aucun obstacle. Il nous explique qu'il est à la recherche de son fils qui a disparu depuis 2 jours. Son fils était un copain d'enfance et voisin de ma famille, c'était aussi un résistant. Son cadavre a été retrouvé dans un charnier à Gavet. Je reviendrai un peu plus tard sur son sujet.

Donc, vers 12 heures environ, nouveau départ et direction VIZILLE toujours avec notre camion, au passage dans LIVET, RIOUPEROUX, GAVET et SECHILIENNE, nous sommes très ovationnés, mais aucun arrêt, dire que 8 jours avant nous étions en poste à SECHILIENNE, qui aurait pu imaginer que, à ce jour, nous soyons de retour sur ces lieux. J'ai aussi le souvenir que ce jour là il faisait très chaud, aussi les odeurs de la mort à notre passage à Gavet, en effet, c'est à cet endroit que 2 charniers existaient.

14 heures environ. Toute la section met pied à terre, juste avant la croix du Mottet, cela se situe juste avant le péage de VIZILLE. Les américains sont sur la route de Laffrey, route qui domine la plaine de VIZILLE. Les chleus sont en grand nombre dans VIZILLE, surtout dans le château de VIZILLE. Les jardins du château remontent jusqu'au péage de VIZILLE. La bagarre fait rage et cela tire de toute part, les chleus tentent une percée pour remonter la vallée de la Romanche vers la Maurienne.

15 heures. Nous recevons l'ordre de nous propulser vers le hameau du Rivoirant, afin de couper la retraite des chleus, nous nous élevons difficilement. Nous essayons des tirs de canon, ce sont les américains qui, de la route de Laffrey, nous pilonnent, je crois qu'ils tiraient sur tout ce qu'ils observaient. Cela nous avait maintenu sur place.

16 heures / 16 heures 30. Les tirs s'étant estompés, nous arrivons dans une clairière avec 2 ou 3 bâtisses, maison Rivoirant, un groupe de chleus nous avait observé et ils nous reçoivent sans ménagement. Les tirs sont très nourris, Manon est blessé, Saïd aussi qui, lui, mourra juste devant moi. Sous cette mitraille, le 1er et le 2ème groupe arrivent.

18 heures. La mitraille, après une légère accalmie, reprend avec beaucoup plus d'intensité, Pelletier debout, criant, nous harcelant pour nous donner du courage. Soudain, une grenade éclate à proximité du chef qui s'écroule et se tord de douleurs, les éclats lui ont labouré le dos, cela se passe à 20 mètres au dessus de moi. C'est l'affolement et une légère débandade, chacun parmi nous voulant porter secours au chef, il s'en suivit que, en peu de temps, nous nous retrouvons 50 mètres plus bas à l'abri de quelques taillis. Mais Pelletier, malgré ses blessures et jugeant notre repli

néfaste, donne l'ordre de repartir à l'assaut et de ne pas s'occuper de lui. Tous les hommes repartent et la fusillade reprend. Martinez, un espagnol, est tué, un arabe est blessé à la cuisse, balle explosive, blessure sérieuse. Cela dure environ une heure, les chleus cessent leurs tirs, que se passe-t-il, nous attendons, les chleus ont dû trouver un échappatoire. De ce fait, l'ordre de repli de toute la section est organisé, évacuation de nos blessés. 2 arabes sur des brancards de fortune, ainsi que notre chef Pelletier, nos 2 morts Martinez et Saïd ne seront pas évacués faute de moyens. Au cours de l'évacuation étant porteur du blessé à la cuisse qui souffrait énormément étant fatigué et, à bout de force, je demande à poser pour me faire remplacer. Parmi les 4 porteurs, il y avait 2 arabes qui, eux, m'ont fait part de leur désaccord, stipulant : « *Tu es un dégueulasse, si c'était un français qui était blessé, tu ne serais pas fatigué !* ». Dans ces moments là, ces remarques font mal. Enfin, nous voilà arrivés à la Nationale, tout près de notre point de départ. L'évacuation de nos blessés est assez rapide. Par contre, pour nous, tout cela a été assez long. Nous patientons tous, assis sur le bord du talus, le moral assez bas. Nous avons, cet après-midi là, subi de grosses pertes : 2 morts, 3 blessés dont notre chef. Pendant notre attente, je voulais savoir ce que mon fusil, modèle anglais, avait comme anomalie, j'avais constaté que mon fusil était enrayé que les coups ne partaient pas, ceci juste avant notre repli. Aussi, voulant comprendre, je recherchais donc la cause, la culasse ne se refermait plus complètement, je me suis rendu compte du défaut, il s'agissait du cran de sécurité qui, je ne sais pourquoi, se trouvait être enclenché, donc impossibilité de fonctionner. Remise en état de fonctionnement avec la sécurité qui a pour effet de me permettre de fermer la culasse, mais ce dont j'oublie, c'est qu'une balle est engagée dans le canon. J'appuie sur la gâchette et le coup part. Heureusement que le canon du fusil était pointé en l'air. Vous pouvez imaginer la frayeur de nous tous, je ne vous dis pas mon désarroi. J'étais plutôt en mauvaise posture. Plusieurs gars parmi nous ont cru à un retour des chleus derrière nous. Pris de panique, cela a vite été atténué heureusement.

20 heures 30. Enfin nous embarquons tous sur notre camion, toujours le même, direction VIZILLE, à 2 km environ. La tombée de la nuit est proche, toutefois on arrive sur la place de VIZILLE où la foule en liesse nous reçoit. On descend du camion avec difficulté afin de se regrouper. Letoigne, Copahu, Favier font le maximum pour que nous ne nous séparions pas, ceci dans le but de nous diriger vers nos campements, l'école de VIZILLE à la sortie de VIZILLE, route de Grenoble. Je me répète peut-être mais je peux vous assurer que tout au long du parcours devant nous, la liesse populaire en notre honneur est formidable. Nous avons parcouru cette distance, place VIZILLE – Ecole, en rang comme des chefs. Un léger casse-croûte nous est offert, ration américaine et cigarettes américaines. Le temps de passer le bardage, armes et bagages, que beaucoup parmi nous repartent fêter la libération à VIZILLE. Pour ma part, il n'en est pas question, je suis pris par des coliques à me vider, je ne suis pas en condition pour fêter la libération. Donc je reste au cantonnement, la cause, je pense, de cet incident dû au fait que j'ai bu l'eau au Rivoirant, eau stagnante dans un bac. J'ai besoin de me reposer, je suis mal en point, mais mon repos est perturbé par des prisonniers chleus qui ont été capturés par des résistants du Grésivaudan et qui sont assez malmenés et sont dans le couloir. J'ai passé une nuit assez pénible debout ou couché à même le sol.

### **23 août**

Au matin, branle-bas, nous devons nous préparer pour aller défiler dans les rues de VIZILLE. Rendez-vous de toute la section sur la place de VIZILLE. Rendez-vous de toute la section sur la place de VIZILLE, à côté de la rentrée du château, en cours de route nous sommes, avec mon petit groupe, un peu déboussolés au milieu de toute cette foule. Les nouvelles concernant des éléments du secteur de l'Oisans sont assez troubles. Nous prenons connaissance des premiers journaux, petit format. Avec quelques gars, nous nous rendons à l'hôpital voir nos blessés. Pelletier, Manon et notre arabe. Les blessures de notre chef Pelletier ne sont pas trop graves, il sera vite parmi nous, quant à notre arabe, sa blessure est grave, il a dû être amputé de sa jambe à notre sortie de l'hôpital. Nous voyons, venant de Jarrie, notre première jeep, notre premier américain. Il s'arrête à notre hauteur, il voudrait converser, mais aucun de nous ne connaît l'américain. Ce dont je me rappelle, c'est qu'il mâchait son chewing-gum. La jeep redémarre, direction Grenoble, nous nous observons, un peu désabusés. Nous retournons vers la place, les rues dans VIZILLE sont très animées, nous nous fondons dans la masse, nous découvrons des maquisards, FFI au bras, qui arrivent de partout,

premières réflexions. Nous étions vraiment aussi nombreux. Enfin, vers 11 heures, toute la section défile en ordre dans la rue principale de VIZILLE et sur la place du château. Nous sommes vraiment ovationnés. Après ce défilé, nous avons droit à une distribution de victuailles et à boire. Enfin, vers les 14 heures, l'ordre d'embarquement dans notre camion est donné, nous repartons en direction de Grenoble. C'est beaucoup de joie, nous traversons Jarrie, Pont-de-Claix, Echirolles, Le Rondeau et nous voilà dans Grenoble au gymnase, où nous sommes accueillis par le capitaine Sapin qui nous avait concocté notre cantonnement. Je dois souligner, pour être concret, que pendant le voyage VIZILLE-Grenoble, l'ovation était grande. Nos arabes sur les gardes-boues du camion, Sanchez, Perollo regardent vers les montagnes, ils pensent à Martinez, leur camarade de l'armée républicaine espagnol tué hier au Rivoirant. Les corps de Martinez et de Saïd avait été récupérés dans la matinée et reposaient à la morgue de VIZILLE. Notre première impression en traversant Grenoble, que nous sommes nombreux les maquisards avec chacun un brassard FFI. Au gymnase aussi nous n'étions pas seuls. Déjà des critiques qui font que le charme est rompu et que, déjà, nous rentrons dans la période des clans et des rivalités. Mais, quoiqu'il arrive, toute notre vie à tous, membres de la section Pelletier, cela restera pour nous une fierté ! La nuit au gymnase est assez courte car l'envie de faire la fête dans Grenoble y a contribué.

#### **24 août**

Nous sommes transférés, toute la section, à la caserne de Bonne, dans Grenoble. Nous devons garder des prisonniers allemands. Dans la matinée, sous le commandement de je ne sais quel officier, un chef nous demande de l'accompagner pour explorer des villas aux alentours de Grenoble, à La Tronche, à la recherche de collaborateurs et éventuellement des miliciens. Cette corvée, pour mon compte, est assez désagréable. Heureusement, cela ne va pas très loin. Je crois que ce soi-disant chef a dû comprendre que nous n'étions pas motivés pour ce genre de travail. Donc, retour à la caserne de Bonne où, dans l'après-midi, des indications circulent indiquant que les chleus remonteraient la vallée du Grésivaudan pour fuir en Italie et n'ont pas pu forcer le passage vers Pontcharra et, de ce fait, seraient de retour sur Grenoble. Les chleus en question seraient aux portes de Gières. J'ai le souvenir, et je l'ai constaté moi-même, que dans la cour de la caserne où quelques prisonniers chleus étaient de corvée, ces derniers seraient au courant. Ils manifestaient une certaine joie qui était bien visible. Heureusement que des chefs de certains groupes ont vite compris qu'ils devaient reprendre les choses en main car, je me répète peut-être, mais nombreux étaient les résistants de dernière minute qui abordaient le brassard FFI au bras ; nous avons pu le constater au cour de ces quelques moments d'insécurité dus au retour des chleus aux portes de Grenoble. La section Pelletier, quant à elle, est vite sur le pied de guerre, nous avons comme mission de partir sur les quais de l'Isère, côté La Tronche, avec comme consignes de remonter sur Gières. L'alerte avait été sérieuse, les troupes américaines se sont vite rendues maîtres de la situation. Les chleus en question, n'ayant pas voulu se rendre aux résistants, cherchaient donc le contact avec les américains pour se rendre. C'est ce qui s'est produit. Je peux aussi confirmer que nous avons constaté avec surprise que, aux balcons durant notre marche en approchant vers les quais de l'Isère, les drapeaux tricolores qui ornaient les fenêtres disparaissaient, craignant en effet un retour des chleus. Toutefois, j'ai aussi le souvenir que, durant notre progression qui s'effectuait en ordre et, avec discipline, j'ai assisté à un acte de bravoure de la part d'un civil d'un certain âge, peut-être plus de 60 ans, nous demandant une arme et voulant prêter main-forte stipulant que nous ne voudrions pas voir revenir les chleus. Cet épisode s'est donc assez bien terminé, mais la soirée avait été assez mouvementée.

#### **25 août**

Départ de notre section de la caserne de Bonne et regroupement de tous les anciens de l'Oisans à Pont-de-Claix, dans l'ancien cantonnement des éléments indochinois qui étaient regroupés dans ce que nous pouvons appelé un camp. Un camp assez moderne, baraques en bois, tout un ensemble bien équipé, qui avait donc été utilisé par des groupes indochinois venus pour combattre en 39/40 et qui étaient restés dans ces camps, ne pouvant rejoindre l'Indochine. Tous ces hommes étaient exploités dans les usines chimiques de Jarrie, Pont-de-Claix, etc... Ils étaient encadrés militairement et notre chef Lanvin provenait de cet encadrement ; nombreux furent ces indochinois à rejoindre la résistance. Le but de ce regroupement des anciens de l'Oisans à Pont-de-Claix était, selon nos deux

chefs Lanvin et Eric, de former un bataillon avec comme dénomination « Le Bataillon de l'Oisans » et ainsi garder notre autonomie. Le bataillon s'est donc formé, nous avons été équipés avec des tenues d'anciens de 159 bataillons de montagne avec écusson à la veste « Oisans ». Des permissions nous ont été octroyées avec toute la rigueur militaire. Nous savons tous que nous allons poursuivre le combat, certains parlent que nous irions sur l'Est et d'autres sur la frontière italienne. Pour ma part, je suis en permission pour une dizaine de jours. Durant mes permissions, j'ai appris les abominations qui se sont produites, pendant l'attaque des chleus, leurs atrocités, les charniers de Gavet où deux de mes copains d'école, Mattussi Aldo et Abramoff Nicolas, se trouvaient dans ces charniers. Je me dois de m'attarder sur le sort de ces deux copains. Tous les deux faisaient partie de la même section « Marceau » ; leur section avait reçu l'ordre de dislocation deux jours après l'attaque des chleus. Ils étaient en poste du côté de la Morte, pour certains le retour dans leur foyer. Mon copain Matussi Aldo avait réintégré sa famille et avait repris son travail à l'usine de RIOUPEROUX, ma mère l'avait même contacté et l'avait questionné, lui demandant s'il pouvait lui fournir des nouvelles me concernant. Sa réponse avait été bien sûr que non, stipulant que, pour lui, il était sorti de ce guépier, ma mère lui rétorquant : « *je suis très heureuse pour toi !* ». Donc, ce copain Matussi, qui était dans la même section que Abramoff Nicolas, savait que ce dernier hésitait à rejoindre son foyer et il savait qu'il était caché juste dans la forêt au-dessus du petit hameau des clots. Aussi, au bout de 2 jours, se croyant vraiment en sécurité, Matussi a cru bon de faire savoir à Abramoff qu'il devait faire comme lui, c'est-à-dire réintégrer l'usine en premier lieu, donc faire en sorte qu'il habite le hameau, et que à la reprise du travail à 14 heures, il se trouve, tout comme chacun, ouvrier habitant le hameau. Je me dois de souligner que la direction de l'usine de RIOUPEROUX accueillait sans problème les rescapés. Abramoff a donc réintégré l'usine à la rentrée de 14 heures. Mais voilà, il y a eu des traîtres. Toujours est-il que, vers 16 heures, Abramoff et Mattussi étaient kidnappés et faits prisonniers ; ils subissaient alors un interrogatoire dans la villa de M. Viellard, chef de groupe FFI, commune Livet et Gavet. M. Viellard était chef dans la résistance avec toute sa famille, sa demeure a servi pour les « SS » à l'interrogation des capturés FFI et autres. Tous les prisonniers retrouvés dans les charniers de Gavet ont subi les derniers outrages dans cette demeure. Tous les corps retrouvés dans ces charniers étaient affreusement mutilés. Pendant ces 10 jours de congés, beaucoup de nouvelles, bonnes et moins bonnes, étaient portées à ma connaissance. Ma mère me demandait d'arrêter et de rejoindre la vie civile. Je n'étais pas d'accord, stipulant que, au vu de mes 20 ans, je ne pouvais me soustraire et que ma place était de poursuivre, prévoyant mon incorporation obligatoire. A ce jour, je ne regrette rien, mais il est vrai que, avec le recul, ma classe n'a jamais été mise à contribution. Durant ces 10 jours de permissions, où j'ai eu plusieurs fois l'occasion de faire le point sur les événements subis entre le 3 et le 30 août, j'ai moi-même avec beaucoup d'hommes de la section Pelletier, apprécié le sens du commandement de notre chef car, à mon avis, nous lui devons beaucoup. Aussi, la stèle en son honneur sur un rocher à la sortie de RIOUPEROUX est tout à fait à sa place et témoigne vraiment du grand chef qu'il était. Ma permission terminée, il a fallu rejoindre Pont-de-Claix et les copains, notre chef Pelletier étant rétabli, il était de retour parmi nous. Les préparatifs de notre départ vers la Maurienne s'accélèrent. Le départ est prévu pour le 21 septembre, entre-temps les journées sont destinées à l'instruction aux maniements des armes, un défilé est prévu dans Grenoble, défilé comprenant le bataillon de l'Oisans, du Grésidvaudan et du Vercors. Ces bataillons proviennent tous de la résistance renforcée, il va sans dire par plusieurs volontaires récents. Enfin, le jour du départ arrive, nous embarquons pour ce qui nous concerne, section Pelletier, sur un camion avec armes et bagages, ne connaissant rien de l'itinéraire emprunté, je suis surpris de voir une aussi belle vallée avec sa plaine. Cela tranche avec notre vallée de l'Oisans. Le convoi est imposant, nous faisons un arrêt aux alentours de Montmélian. Diverses consignes sont communiquées, passage à Aiguebelle et vallée de la Maurienne, nous constatons les premiers dégâts de guerre, maisons brûlées, ponts détruits, ce qui oblige le convoi à contourner plusieurs fois la nationale et ceci jusqu'à Hermillon, village entièrement brûlé, cela nous a choqué. Nous poursuivons en grande partie par des chemins de campagne, nous atteignons Saint-Julien difficilement, toujours la même désolation, routes coupées, maisons brûlées, population aux abois, arrivés à St-Julien, nous ne pouvons poursuivre en

camion, il faut poursuivre à pieds, jusqu'à Modane. Plus on avance, plus la désolation s'accroît, c'est le cataclysme. Arrivés à Modane dans la soirée vers 17 heures, la traversée de Modane en ruine, aucune population, les traces du bombardement nous stupéfiait. Pour mon compte, je suis bouleversé devant autant de dégâts. Arrivés à notre cantonnement, à la Rizerie des Alpes, à Modane-Ville, où nous devons passer la nuit, nous nous apercevons que cette rizerie semble avoir été épargnée des bombardements, ce sont trois ou quatre grosses bâtisses clôturées avec une grande cour où se trouvent deux ou trois pommiers chargés de pommes pas mûres, il va sans dire. Avant de prendre position dans une des bâtisses pour y passer la nuit. Notre chef Pelletier nous communique quelques recommandations, de ne pas s'éloigner dans les ruines de Modane, car il est possible qu'il y ait des mines à retardement posés par les chleus avant leur départ, de ne pas saccager les pommiers... nous devons passer la nuit à même le sol dans une poussière assez épaisse. Toutefois, nous sommes heureux de déposer notre barda qui commence à devenir lourd depuis St-Michel avant notre départ de Grenoble, nous avons individuellement des rations américaines comme ravitaillement. Aussi, après s'être restaurés, nous avons une envie de manger des pommes qui étaient à notre portée et, malgré les recommandations, environ 10 hommes, dont je faisais partie, se sont rabattus sur les pommiers. Sans ménagement, nous ne nous sommes pas privés. Mais, surprise, une dame assez jeune et très *élégante* apparaît et commence à nous injurier avec ces paroles assez dures : « *C'est une honte, vous êtes des voleurs !* » et j'en passe. Elle demande à voir notre chef qui, en effet, se trouve être dans les parages. Il se présente à cette dame qui, sans attendre, lui rétorque les mêmes insultes qu'elle avait prononcées à notre rencontre, allant même jusqu'à dire que les allemands avaient été plus corrects et que, eux, ils n'avaient rien saccagé, ajoutant qu'elle était la femme du maire de Modane. La réponse de notre chef à cette femme a été aussi directe : « *Madame, si les chleus ne vous ont rien saccagé, cela veut dire que vous avez bien collaboré et que, si vous êtes la femme du maire de Modane et, qui plus est, est capitaine, moi je peux vous dire que je suis commandant et que votre capitaine de mari, je l'attends s'il le désire pour des explications !* ». Cela s'est terminé là, entre notre chef et cette femme. Inutile de vous dire que nous



Photo avec l'un de mes meilleurs copains

avons été tout de même sermonnés, mais je reviendrai à ce sujet qui a été de nouveau sujet à discussion au cours de l'hiver 1944/45. Après avoir passé la nuit dans cette rizerie, ou pour ma part je me souviens que je n'avais pratiquement pas dormi, à la lever du jour départ de toute la section direction le fort du Lavoir où nous devions relever des éléments de la 4e Division Alpine Marocaine. Cette relève est nécessaire afin que toute la 4e DAM se regroupe pour poursuivre le combat dans l'Est. La montée vers le fort du Lavoir s'effectue assez lentement, passage aux baraques du Charmaix, qui sont occupées depuis la veille par le bataillon du Grésivaudan, une section. A notre arrivée au fort du Lavoir, personnellement, je ne pouvais m'imaginer trouver une pareille forteresse. La section doit prendre position à la partie haute du fort et trois gars devaient occuper le bas, c'est-à-dire la porte d'entrée du fort. Ces trois gars avaient comme tâche le ravitaillement à effectuer aux postes avancés dans une vallée étroite, poste avancé qui était au nombre de deux. Le plus éloigné se situait à environ 1 heure 30 de marche, ce ravitaillement s'effectue avec des

mulets au nombre de deux mulets qui appartenaient au groupe de la 4e DAM, qui nous laissait leurs mulets pour effectuer ce travail. Donc 3 gars de la section devaient être assignés pour ce travail, pas de volontaire, le chef Pelletier doit donc intervenir et désigner ces 3 hommes. Parmi les trois, il se

trouve que, un de mes copains dénommé Lazzarotto, faisait partie des trois, la chose semblait réglée quand ce copain s'approcha de Pelletier et, sans parole, baisse son pantalon et exhibe son derrière qui, en effet, est tout entamé à vif. Pelletier le réprimande, ne comprend pas qu'il ne se soit pas manifesté à notre départ de Grenoble. Devant cet état de fait, Lazzarotto ne pouvant remplir cette mission, il faut donc pourvoir à son remplacement. Le sort a voulu que ce soit moi. Je n'étais pas très heureux mais un ordre ne se discute pas, me voilà donc muletier avec les deux autres, un français dénommé Brun et un arabe. La tâche s'avérait assez difficile, nous étions logés dans une des pièces du bas du fort, où l'humidité était abondante, l'eau ruisselait sur les murs. Les lits étaient fixés aux murs, aucune paille, donc à même la ferraille. Notre paquetage était très apprécié, couverture entre autre. Pour nos repas, nous étions approvisionnés par la cuisine de la section qui s'effectue en partie haute du fort, plus quelques rations américaines. Dans la soirée du jour de notre arrivée nous devons déjà partir ravitailler les avants-postes. Le ravitaillement était parvenu par l'intermédiaire d'un Dodge, camion de la 4e DAM et puis la relève devait s'effectuer et deux gars de la 4e DAM, se devait de nous accompagner pour nous familiariser avec ce secteur. Après le chargement de nos 2 mulets, direction poste avancé, montée sans histoire, premier poste à environ une heure de marche. Je peux vous dire au passage que, à chaque fois que nous arrivions au poste, nous étions les bienvenus. Ces deux postes étaient occupés depuis une heure environ par des hommes du bataillon de l'Oisans, section de VIZILLE Jarrie. Pour ma part, je ne connaissais aucun de ces hommes pas plus que leurs chefs. Le premier poste étant atteint, il fallait poursuivre avec le second mulet pour ravitailler le second poste à environ encore une demi heure de marche. Ces deux avants-postes étaient cantonnés dans des granges ou chalet d'alpage et se situait pratiquement en face du col de la Roue, lieu-dit les Granges, leurs missions étaient de faire des patrouilles et des surveillance.

Donc, du 23 ou 24 septembre au 10 octobre 1944, ma section est en position au fort du Lavoir. Les jours s'écoulaient avec bien sûr quelques péripéties. Nous partions aux avants-postes environ tous les deux jours, nous étions en pointe de mire des chleus tout au long du trajet, nous n'avons jamais été attaqué. Quelques tirs de mortier qui ne pouvaient nous atteindre, ces tirs passaient bien au dessus de nos têtes. Toutefois, un après-midi, par un temps superbe, juste avant mon arrivée au 2e poste, des tirs nourris au mortier, tirs qui étaient destinés au cantonnement. Ils devaient avoir des difficultés à atteindre le chalet car tous les obus tombaient en partie basse le long du petit ruisseau qui coulait à environ 200 ou 300 mètres plus bas par rapport au chalet. Le destin a voulu que ce jour là, une corvée d'eau était au ruisseau avec 3 ou 4 hommes. Un des hommes est touché par un éclat près de la colonne vertébrale, à mon arrivée au poste, le chef de poste me donne l'ordre de procéder avec mon mulet à l'évacuation du blessé, j'allais m'exécuter quand le chef de poste se rendit compte que le blessé était acheminé par ses collègues de corvée d'eau. Je me dois d'attendre l'arrivée du blessé, les premiers soins lui sont prodigués sur place dans le chalet. J'assiste aux soins et je constate que la blessure dans le dos près de la colonne vertébrale est conséquente, il souffrait. Le chef du groupe le soigne au mieux avec les moyens du bord. Il lui administre une piqûre qui a pour effet de calmer un peu la douleur. Toutefois, il faut l'évacuer. Le groupe possède bien un léger brancard. La décision concernant son évacuation devra s'effectuer à dos de mulet. L'arrimage du blessé, sur son brancard et ensuite sur le bas du mulet, est assez laborieux, surtout avec une blessure sur le dos. Nous nous devons de partir, un homme m'accompagne jusqu'au premier poste où je rejoins mon collègue. Contrôle de l'arrimage et sans tarder nous poursuivons notre descente vers le fort. Je ne peux vous décrire les souffrances du blessé. A notre arrivée au fort, l'ambulance de l'armée, un Dodge, attendait notre blessé. Pour moi, cela avait été un vrai calvaire. A mon grand regret, je n'ai jamais su le nom de ce blessé. Si mes souvenirs sont exacts, je crois qu'il était de Jarrie-VIZILLE, mais je ne suis pas sûr s'il a même survécu à ses blessures. Cette péripétie m'avait beaucoup marqué. Ce travail de muletier m'a aussi occasionné la peur de ma vie, et ceci à l'occasion d'un ravitaillement vers les postes avancés, ravitaillement constitué de souliers divers et de boules de pain. Un seul mulet suffisait. Etant le plus jeune des trois muletiers, c'est à moi que la tâche incombe et ceci en fin d'après-midi. Je m'embarque donc avec le mulet et son chargement et, la confiance aidant, je pars sans fusil. Tout paraissait simple, cela devenait de la routine. Mais voilà,

j'étais à environ mi parcours, dans un passage rocailleux, trois ou quatre lacets les uns après les autres bien entourés de feuilles appelés des Droches avec une vieille grange dans le tournant du dernier lacet. Le mulet avance toujours au même rythme. Moi, agrippé à sa queue, quant à ma surprise le mulet stoppe et se retourne avec une ruade des deux pattes de derrière qui auraient pu m'atteindre. Le mulet fait demi-tour et, au galop, prend la direction du retour au fort. J'ai eu très peur et mon réflexe est celui-ci, les chleus doivent être dans la vieille grange juste au-dessus et attendent notre arrivée. J'ai la conviction que je suis devant ce problème. Je me suis donc jeté dans ces arbustes qui étaient en contre-bas du chemin et je n'osais plus bouger. J'avais comme seul bruit la cavalcade du mulet. Je n'ai pas évalué le temps que je suis resté dans cette position mais le pire, c'est que je ne possédais aucune arme, j'ai vu ma dernière heure arriver. Le temps passe et je me décide enfin à faire l'effort de sortir de ce lieu, ceci par petits bons avec chaque fois une halte et à l'écoute, puis enfin me rendant compte que rien d'anormal n'avait lieu dans les environs, je me suis ressaisi et j'ai entrepris de rejoindre le fort. Sur le chemin, je constate que les boules de pain sont éparpillées à même le sol. A mon arrivée au fort, je constate qu'un groupe d'environ 10 hommes étaient prêts à partir en patrouille pour venir à mon secours, car à l'arrivée du mulet seul, mes deux copains avaient bien compris qu'il devait y avoir un problème. En ce qui me concerne, le temps que tout s'organise, il s'avère que j'étais de retour à la satisfaction de tous et de mon chef qui devait faire partie de l'expédition. Après plusieurs palabres entre nous au sujet de ce problème, nous en avons conclu que le mulet avait dû avoir peur d'une bête quelconque qui avait dû passer devant lui et cela l'avait effrayé. Cela fait aussi parti d'un souvenir marquant. Je suis retourné sur les lieux en 1954, soit 10 ans après, l'émotion était toujours la même, je ne peux oublier cet épisode de ma vie. J'ai encore, concernant cette période, à vous faire connaître les faits suivants. Il y avait déjà 6 à 7 jours que nous étions au poste et une après-midi des éléments de l'artillerie avec 2 ou 3 canons chleus de récupération prirent position juste derrière le fort sur le chemin menant aux avant-postes, artilleries tractées par des mulets depuis le fort, les véhicules ne pouvant aller plus loin. Ce branle-bas ne pouvait échapper aux observations des chleus. Aussi, le même soir, le pilonnage aux tirs de moriters chleus sur les batteries d'artillerie de chez nous s'est effectué. Les chleus avaient dû prendre des risques, les tirs devenaient plus précis et nos artilleurs, voyant le danger et la position difficile, décident le repli vers l'entrée du fort. Le repli se situe à la tombée de la nuit. Nous, les trois hommes muletiers en poste à la rentrée du fort, avions pour habitude chaque soir de fermer la porte individuelle d'accès à l'intérieur du fort. Tout à coup, des cris sont entendus, nous sommes en danger. Aussitôt, je me précipite vers la porte, suivi par l'arabe, afin d'ouvrir la porte pour faire entrer ces hommes, quand l'arabe me stoppa dans ma manoeuvre et me fit remarquer : « *Qu'est-ce qui te prouve que ce sont des français ?* », et qu'il pouvait s'agir de chleus, donc interdiction d'ouvrir. Les hommes qui demandaient à rentrer, devant notre refus ont dû poursuivre leur route vers le charmaix. Je n'ai jamais su la suite de l'affaire donnée à ce problème. Les jours s'écoulaient, le froid commence à se manifester surtout les nuits et le matin. La section a participé à plusieurs reconnaissances dans les alentours, avec 2 ou 3 accrochages qui a valu à la section la perte d'un homme, un espagnol. Pour la nourriture des mulets, nous nous ravitaillions dans des granges au Charmaix en particulier dans une grange en bordure de route où du foin avait été stocké dans l'été. Nous descendons du fort à cette occasion à deux. Et nous nous arrangeons pour passer la nuit dans cette grange, où nous avions cet avantage d'être au sec. Enfin, la relève s'effectue, cela doit se situer aux environs du 10 ou 11 octobre. Nous sommes relevés par des hommes de l'Ardèche et de l'Ain. Retour sur Modane avec nos deux mulets dont un est un peu handicapé, il a deux genoux couronnés. Arrivés à Modane, les deux mulets sont restitués à des hommes de la 4e DAM qui sont encore à Modane. Notre retour sur Modane à la caserne de Loutraz légèrement détruite, nous passons donc la nuit à la caserne. Nous étions attendus car un repas chaud nous est offert. Au cours du repas, à même la cours de la caserne, Pelletier mon chef me demande d'aller me présenter à un certain capitaine dont je n'ai pas retenu le nom ; je me présente et, d'entrée, il me demande si j'avais des problèmes avec ma famille. Je suis surpris et répond que non, il n'y a pas de problème et d'ajouter : « *Comment se fait-il que vous n'avez pas donné de vos nouvelles depuis votre dernière visite à votre famille ? Votre famille s'est adressée à la place militaire de Grenoble pour avoir de*

*vos nouvelles* ». Je suis surpris, je ne comprend pas, mais par la suite j'ai su que ma mère avait contacté des familles de copains de RIOUPEROUX qui étaient avec moi à la section qui, eux ces copains, avaient envoyé du courrier à leur famille. Ma mère, ainsi que ma famille, n'avait pas compris que moi, je n'avais pas écrit, ils étaient donc soucieux. Si je n'avais pas écrit, c'est que j'ignorais que le courrier fonctionnait et que, étant détaché de la section comme muletier, je ne pouvais être au courant. En plus, j'avais encore la conviction que nous étions encore maquisards. Le lendemain matin, départ de toute la section, direction Grenoble, départ Modane en camion, arrêt Saint Pierre d'Albigny, arrêt de 3 heures environ, restauration et attente d'un train. Aussi, ce laps de temps nous est donc favorable pour inspecter les lieux. Visite de quelques fermes aux alentours, des fermiers nous proposent et offrent de la gnôle. J'avais un bidon de 2 litres que je me suis fait remplir. Les fermiers, si mes souvenirs sont exacts, nous ont offert gratuitement cette gnôle. Arrivé en gare de Grenoble, nous rejoignons la caserne Bayard, cours Jean Jaurès, aujourd'hui cours de la Libération. Des permissions de 24 heures nous sont accordées, avec armes et bagages. Les trois quart des hommes de la section étaient des gars de la vallée de l'Oisans, Livet et Gavet. Nous nous retrouvons environ 15 à 20 hommes à nous présenter à Grenoble Square, des postes pour prendre le train qui effectue la ligne Grenoble Bourg d'Oisans via Gières, Uriage, VIZILLE, RIOUPEROUX, Bourg d'Oisans. Départ Grenoble à 17 heures, arrivée à RIOUPEROUX à 19 h 30 ; à chaque arrêt du train dans les villages, nous avons le temps de sauter au bistrot le plus proche pour boire un verre. Aussi, à notre arrivée à Rioupéoux, la gnôle aidant, la charge en alcool était à son comble. Si mes souvenirs sont exacts, ce sont mes frères René et Roger qui m'ont accompagné à la maison. Je peux vous dire que, depuis cette « cuite », je ne suis plus trop amateur de gnôle. Les 24 heures de permission terminées, il a fallu rejoindre la caserne. Mon père et ma mère me faisant des recommandations de ne pas poursuivre donc de ne pas signer un engagement. Ils avaient dû avoir quelques renseignements sur le sujet, car en effet deux ou trois copains de ma classe sont rentrés dans leur foyer, ne voulant pas poursuivre et attendre qu'ils soient appelés. Pour mon compte, je ne concevais pas cette façon de faire. J'étais persuadé que, étant de la classe 1944, je ne pouvais échapper à un appel, donc pourquoi ne pas poursuivre ? J'avoue que mon jugement s'est avéré faux car le sort a voulu que ma classe ne soit pas appelée et que, de ce fait, beaucoup de conscrits sont restés bien au chaud dans leur foyer. Je ne regrette rien à ce jour, j'ai donc poursuivi.

**Aux environs du 15 octobre 1944** : retour à la caserne Bayard ; le séjour à la caserne est assez court. Nous devons en effet décider de notre engagement dans l'armée. Je signe donc mon engagement « durée de la guerre + 3 mois ». Nous sommes informés de la formation d'une demi brigade qui sera rattachée à la 27e division alpine, ce qui veut dire que tous les bataillons issus de la Résistance sont dissous et doivent donc se reconstituer pour former une demi brigade qui s'appellera 7e demi brigade, un bataillon le 11e BCA avec des cadres de l'Oisans, un bataillon le 6e BCA avec des cadres du Vercors, un bataillon le 15e BCA avec des cadres du Grésivaudan, une compagnie de commandement CHR avec un regroupement de l'ensemble. Cette demi brigade était donc des éléments de la Résistance comprenant les trois principaux secteurs de l'Isère. Le 11e BCA étant commandé par le capitaine Grand Eric, c'était le second du Commandant Lanvin dans l'Oisans. Notre commandant Lanvin étant lui un ancien officier de l'artillerie dans la coloniale, je suppose qu'il n'a pas voulu s'impliquer dans le bataillon de chasseurs et qu'il a préféré aller vers l'artillerie. Le 6e BCA était commandé par le capitaine Cesta Beauregard, le 15e BCA était commandé par le capitaine Lecoanet. Cette demi brigade avait comme chef le Lieutenant Colonel Leray. Le Capitaine Grand Eric, dans la Résistance, prend donc le commandement du 11e BCA qui comprend la 4e compagnie. C'est pratiquement la 4e compagnie qui regroupe le plus d'hommes ayant appartenu à la résistance dans l'Oisans. Tous ces hommes du 11e BCA ont le droit de porter sur l'épaulette l'écusson de l'Oisans, le 6e BCA l'écusson du Vercors, le 15e BCA l'écusson du Grésivaudan. Tous ce chambardement pour nous les anciens de la vraie résistance, ainsi que la discipline qui s'installe, ne nous satisfait pas tellement, beaucoup d'Officiers ou Sous-Officiers se manifestent, la formation des bataillons n'est pas si simple. Beaucoup d'hommes, dont moi-même, n'y connaissent absolument rien à toute cette organisation. Nous sommes désemparés, il est difficile de se mouvoir, pour mon cas, après un interrogatoire par un Sous-Officier, ce Sous-Officier recherche des hommes

qui ont une expérience dans les téléphones et communications. Il se trouve que j'ai un copain dénommé Casse qui, lui, est un peu de la partie. Aussi, il m'incite à le rejoindre, j'abonde dans ce sens ; donc inscription à une formation de téléphoniste, nous sommes détachés du Bataillon 11e BCA et rattachés au groupe de Commandement de la demi brigade, groupe regroupant toute l'intendance CHR commandée par le Commandant Thanant, un ancien du 6e BCA qui a rejoint, ou a peut-être été rappelé, peu importe. Il a fallu, pour être admis à cette unité, suivre des cours d'instruction apprendre le morse et le B-A-BA du téléphone. Une fois incorporés dans cette compagnie, nous avons quitté la caserne Bayard et nous voilà cantonnés au fort Rabaud sur les contreforts de la Bastille de Grenoble. Nous poursuivons notre instruction avec des éléments rappelés de 39-45, Lieutenant Durand, Adjudant Coussins, Caporal Chef Millet. La formation s'accélère, nous sommes environ 20 hommes qui doivent assurer ce qu'on appelle les transmissions de la 7e demi brigade. Notre cantonnement au fort Rabaud est agréable, nous descendons presque chaque soir à la vogue de Grenoble, vogue qui est installée sur l'Esplanade, juste aux pieds des remparts. Mais voilà, le temps passe et nous voilà de nouveau en attente de départ. Nous sommes informés que nous allons de nouveau remonter en Maurienne. En effet, vers le 2 ou 3 novembre, expédition la Maurienne, notre lieu d'attache est la caserne de Modane, à Loutraz et le PC, Poste de Commandement, de la 7e demi brigade est cantonné en face du stade dans un groupe de 4 maisons individuelles. Ces 4 maisons sont le fief du PC qui regroupe tout l'état major de la 7e demi brigade, nous le groupe de transmission, soit environ 8 hommes. Nous sommes aussi détachés dans une de ces petites maisons, afin d'être au plus près de l'état-major. Notre tâche consiste à transmettre les messages soit téléphoniques, soit messages codés. De plus, nous sommes mis en poste à un petit central téléphonique civil qui se trouve en ville à environ 500 mètres de notre lieu d'attache. A ce poste téléphonique, nous disposons d'un standard de 50 lignes environ. Nous assurons la nuit de 18 heures à 8 heures du matin et la permanence de 12 h à 14 h. Le reste du temps, le standard est tenu par deux femmes employées PTT. Ces deux personnes sont une femme

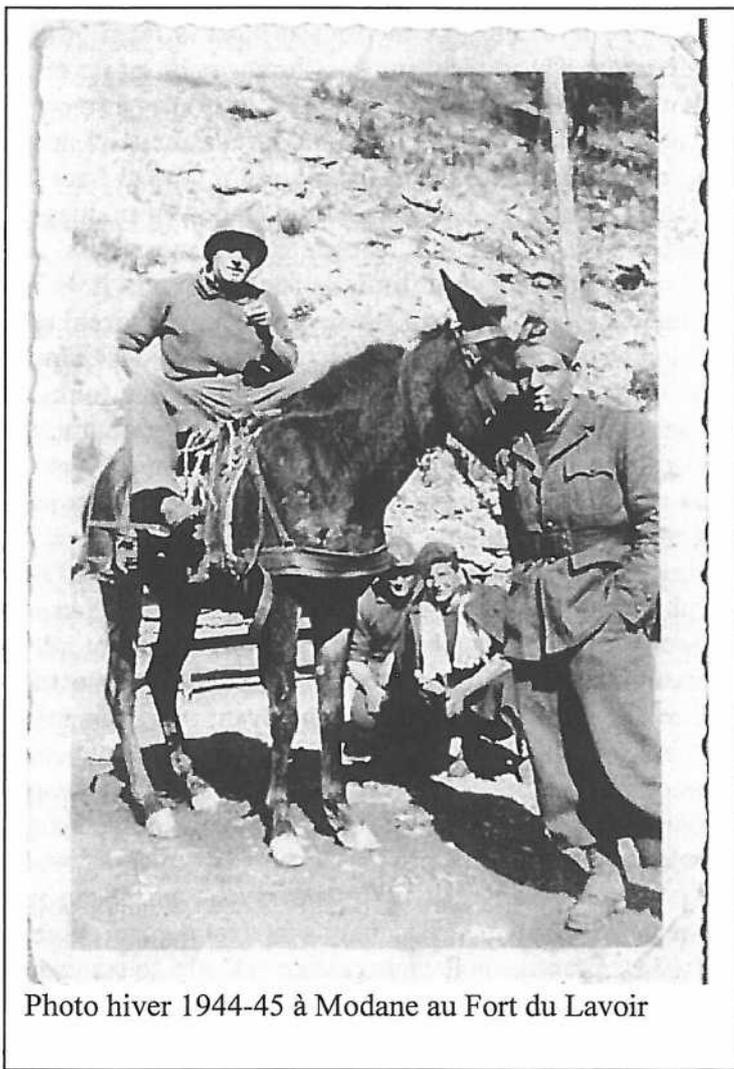


Photo hiver 1944-45 à Modane au Fort du Lavoir

dénommée Berthe Belluard, la deuxième femme est la femme du maire de Modane, Mme Mistral. La relève est donc assurée par l'armée et, à ce poste, cela nécessite 2 hommes. Nous assurons le poste ainsi, 2 jours de poste et 2 jours de repos. Mais il arrive souvent que les 2 jours de repos soient employés à réparer les lignes téléphoniques, soit civiles, les lignes PPT, soit les lignes de campagne propres à l'armée. Nous formons donc un groupe assez homogène occupant une de ces petites maisons, nous sommes assez indépendants, nous avons notre cuisine, nous sommes au chaud, il faut souligner que nous avons réparé l'installation du chauffage central. Nous nous approvisionnions chez un ancien marchand de charbon qui a quitté Modane et dont le stock est

conséquent. Pour être en accord avec nous-même, nous sommes, ce petit groupe, assez bien, sur beaucoup de points de vue. Je dois dire que l'hiver 1944-45 a été assez froid et assez long. En effet, il a neigé à Modane vers le 11 novembre et, à notre nouveau départ au 15 avril, nous étions toujours dans la neige. Des hauteurs de neige allant jusqu'à 1 m ou 1,20 m. Les routes étaient bien ouvertes mais le croisement entre voitures étaient assez difficiles, j'ai le souvenir que pour avoir accès en Haute Maurienne, il semblait que nous roulions dans un couloir, tant les hauteurs de neige étaient considérables. Mais revenons à nos activités. L'Adjudant qui nous supervisait avait lui aussi élu domicile avec notre groupe, ainsi que le Caporal Chef, cela avait du bon et du moins bon, de part leur présence parmi nous, comme je l'ai dit précédemment quand des lignes étaient en dérangement, nous étions très souvent mis à contribution. Je me souviens d'avoir contribué à la réparation de la ligne de campagne reliant le PC Modane au poste avancé de l'Hortière. Cette ligne de campagne avait été mise en place par les hommes de la 4e DM et les points d'attache de la ligne en question étaient les sapins et comme il avait beaucoup neigé, sous le poids de la neige sur le fil, celui-ci s'est dénudé et avait eu pour effet de mettre le circuit à la masse. La remise en fonction de cette ligne avait été très laborieuse dans la neige et dans la forêt, quand nous sommes arrivés à l'Hurtière, j'ai le souvenir que les hommes du poste étaient très heureux, de savoir qu'ils étaient de nouveau en liaison téléphonique. Ce qui n'a pas empêché que le lendemain soir, tout ce groupe a été fait prisonnier par les allemands, à part l'homme de garde qui a pu s'enfuir. Ces prisonniers ont été capturés aux environs du 15 février, ils ont été libéré à la libération c'est-à-dire le 2 ou 3 mai dans la région de Turin. Nos interventions étaient nombreuses, soit en Haute Maurienne, soit en Basse Maurienne, jusqu'à Orelle, mais bien souvent aussi avec les hommes des PTT, les lignes anciennes étaient remises en état, utilisant les poteaux en bois. Sur Modane, comme sur la Haute Maurienne, à chaque fois qu'il nous fallait remettre en service la ligne reliant Termignon à Lanslebourg ou Lanslebourg à Lanslevillard. Nous avions de la protection, c'est-à-dire un groupe qui nous protégeait et qui était de ce fait précurseur sur la route. Quelques accrochages assez sérieux se sont produits avec des morts. D'ailleurs, une plaque commémorative à la rentrée de Lanslebourg, plaque posée sur le mur d'une ancienne scierie en témoigne. Les gars de la protection étaient sur la route à la rentrée de Lanslebourg quand ils ont été pris sous la fusillade par des chleus qui les attendaient, cela a occasionné une ou deux morts. Quant à nous, le groupe d'intervention pour remise en état de la ligne, nous nous trouvions à environ 500 mètres du lieu, j'étais de ce groupe. Cette ligne de téléphone allant vers Lanslevillard et Bessans était souvent en dérangement. Les chleus l'ont souvent sabotée. Lanslebourg, qui était tout en ruine, était notre hantise car les chleus y faisaient des interventions régulières. J'ai donc, pour ma part, effectué durant tout l'hiver des sorties de remise en état de lignes téléphoniques assez souvent : Bramans, Aussois, Villarodin, Le Charmaix et Modane. L'hiver avait été assez long, Modane était complètement isolé, quelques civils qui ont réintégré sur la place de la gare. Deux, puis trois bistrots ont réouvert. Aucune activité à part à l'usine de Saint-Gobain où quelques entreprises s'afféraient à remettre en marche l'usine. Il fallait, en premier lieu, refaire le pont du chemin de fer qui donnait accès à l'usine. Quelques cadres de l'entreprise Dalbertoo y travaillaient, vraiment pas grand chose ne bougeait. Dans Modane proprement dit, même avec l'armée, les habitants étaient peu nombreux. A Modane-Ville, il y avait un bistrot « Chez Boniface » dans la grande rue. J'ai le souvenir qu'un soir, où nous étions 3 ou 4 collègues à trinquer dans ce bistrot, une bagarre entre des Corses de la 4e DM et des arabes aussi de la 4e DM et nous, pauvre gars de la 7e demi-brigade, a vite tourné à notre désavantage. Je revois le patron qui est aujourd'hui encore en vie essayer de faire la police. Le bistrot était le fief des hommes de la 4e DM. Ils étaient encore nombreux et logeaient, eux, au fort du Replaton. Ces éléments de la 4e DM sont restés en poste à Modane jusqu'à environ fin février. Dans ce bistrot, nous y sommes pratiquement jamais retournés. Quand je parle de l'usine Saint-Gobain, il s'avère que j'ai reconnu parmi les ouvriers un contremaître de nationalité russe qui avait travaillé à l'usine de RIOUPEROUX pour l'entreprise Dalbertod. Nous avons donc renoué contact et il m'a invité à la cantine de Saint-Gobain un soir pour un souper. Le lieu se situe dans une villa d'ingénieur de Saint-Gobain. A ce souper, beaucoup de contremaîtres célibataires, car toutes les familles de ces gens étaient réfugiées vers Chambéry. Au cours de ce repas, nous étions peut-être une vingtaine de

.personnes, l'alcool a coulé à flot, aussi moi j'ai eu de la difficulté à rejoindre mon poste au téléphone, j'étais donc de service pour la nuit. Comme nous prenions le poste à deux, j'ai donc laissé mon collègue seul au poste. Je n'avais pas prévu que mon repas serait bien arrosé. Aussi, quand j'ai voulu rejoindre, il avait aussi neigé entre temps. Donc, de Modane-Ville au passage à niveau où se trouve le poste téléphonique, j'ai mis un temps infini, je me suis égaré dans la bourrasque, heureusement que j'avais la pèlerine. Quand j'ai pu me retrouver sur le bon chemin, j'avais sûrement passé plus de 2 heures sous la neige, je me souviens que mon collègue était en souci. Ceci fait parti d'une péripétie parmi d'autres que j'ai connu durant toute ma période à Modane. Mais je ne peux passer sous silence une autre épopée assez grandiose. Voilà de quoi il s'agit. Un samedi soir, nous sommes, mon camarade de RIOUPEROUX dénommé Casse Eugène et moi-même, en sortie vers la gare de Modane où, comme je l'ai dit plus haut, 2 ou 3 bistrots sont ouverts. Aussi, étant au comptoir du bistrot, « Chez Jorcin, café du chemin de fer », nous nous retrouvons avec 2 hommes de la 4e DM des corses, qui eux sont stationnés au fort du Replaton. Dans les conversations que nous avons entre-nous, les 2 corses nous suggèrent qu'ils aimeraient aller danser à Saint-Michel, qu'ils possèdent une voiture mais qu'ils ne possèdent pas de laissez-passer, un laissez-passer nécessaire pour sortir de la zone qui contient des barrages, situés à l'arsenal de Saint-André. Mon collègue Casse leur rétorque : « *Pour ce qui nous concerne, le laissez-passer ne nous fait pas de problème, moi j'en possède un vierge qu'il faut donc compléter* ». Sitôt dit sitôt fait, le laissez-passer est rempli et signé. C'était donc un faux, mais peu importe, sachant que pour passer au barrage cela devait convenir. L'affaire est donc bien enclenchée pour moi, il ne doit pas y avoir de problème ; je me trompe, cela n'a pas tardé à s'enchaîner. La voiture, une 202, est récupérée derrière des tas de cailloux longeant le devant de la gare. Moi, je monte derrière avec un corse, mon collègue devant avec l'autre corse mais je suis surpris de voir que les numéros de la voiture sont arrachés par nos deux corses, cela ne présage rien de bon. En effet, le démarrage s'effectue et, à peine sommes nous sortis des tas de cailloux pour prendre la direction de la nationale que des coups de feu crépitent, au volant, notre corse accélère et une fois sur la nationale la vitesse s'accroît. Nous traversons le pont du Charmaix qui est encore démolí donc sur la route en contre-bas à une vitesse telle que nous éclatons un pneu arrière. Nous poursuivons malgré tout. Il faut souligner que les tas de neige, malgré un pneu éclaté et malgré la vitesse, nous maintiennent sur la nationale. Mais il fallait passer au contrôle au Freney. Nous arrivons au poste où nous sommes obligés de ralentir entre la chicane et nous devons marquer l'arrêt à la sentinelle. La sentinelle inspecte la voiture, revient vers le chauffeur et stipule : « *Mais, c'est la voiture qui nous a été signalée volée à Modane !* ». Au fond de moi-même, je me dis que nous sommes pris. Mais, quelle ne fût pas ma surprise d'entendre le corse au volant rétorquer : « *Oui, c'est bien la voiture volée qui vous a été signalée, mais nous venons de la récupérer et nous sommes en mission, nous devons rejoindre Saint-Jean.- C'est bien, et votre laissez-passer ?* ». Mon collègue Casse, qui avait le soi-disant laissez-passer en main, le présente à la sentinelle qui, avec sa lampe de poche, le consulte et nous donne l'ordre de repartir. La sentinelle reprend son poste dans sa loge et nous voilà repartis avec bien sûr une roue arrière à plat, nous roulons encore environ 1 km puis, ne pouvant poursuivre, je crois que nous roulons sur la jante, à la rentrée de La Praz sur la gauche un chemin qui donne accès à la forêt se présente à nous. Notre corse s'engage et arrête pour effectuer le changement de la roue. Nous voilà tous les quatre à terre, pour moi la tragédie avait assez duré. Ils s'affairaient eux trois autour de la voiture, recherchant le crick et la roue de rechange. Ayant décidé pour ma part de m'arrêter, je leur fais savoir que je ne poursuivrais pas et que je me rendrais à La Praz à l'Hôtel Démonaz où je connais un peu les propriétaires. Je suis à environ 500 mètres de l'hôtel. Je n'avais qu'une seule idée en tête, c'était de remonter sur Modane, donc il était nécessaire de remonter avec un convoi quelconque de militaires. J'ai attendu environ 1 heure quand je vois arriver mes trois lascars, ils boivent un verre et me demande si je veux poursuivre avec eux. Ma réponse fut catégorique : « *Non !* ». Ils sont donc repartis et moi, de nouveau dans l'attente d'un convoi. Il se faisait déjà un peu tard et je craignais que si aucun convoi ne se présentait, l'hôtel allait fermer. Ceci me chagrinait un peu car remonter sur Modane à pied ne m'enchantait pas du tout. Le passage au Freney au barrage en était la cause. Et puis, par chance, un convoi arrive enfin, un camions chargé de ravitaillement fait halte à l'hôtel. Je

m'empresse de solliciter mon transport. Ils abondent dans ma demande, stipulant que je devais monter derrière avec les diverses marchandises, cela me convenait. J'ai donc eu un peu de chance pour mon retour à Modane. Je me fais arrêter à notre poste téléphonique où je suis sûr de retrouver les gars qui sont en poste. Car, rentrer à notre lieu de rattachement, c'est-à-dire la petite villa, à l'heure qu'il est, c'est un peu aléatoire. Des sentinelles sont aussi en poste, donc j'opte pour notre poste téléphonique à mon arrivée à notre poste mes deux collègues sont un peu surpris, je me dois de m'expliquer sur la raison de ma présence. Je ne parle pas de mon épopée. Je raconte une sortie hasardeuse vers la gare. Pour réponse de leur part : « *Nous avons au téléphone réceptionné des problèmes côté gare, une voiture volée qui a poursuivi sa route* », allant jusqu'à stipuler : « *Cette voiture appartenait au commandant de la place de Modane, donc le commandant du service ordre, un dénommé Jambon* ». Je passe donc la nuit avec eux et, le matin, je rejoins notre base. Toute la journée qui a suivi, c'est-à-dire un dimanche, Je me pose la question de savoir ce que mes trois collègues d'aventures sont devenus. Dans l'après-midi, je vois arriver mon collègue Casse, très décontracté, me faisant le reproche de ne pas avoir poursuivi. Il me raconte leur randonnée, Saint-Michel, Saint-Jean, et pour le retour un convoi militaire. Ils avaient abandonné la voiture à Saint-Jean, pour cause de panne d'essence. Cette aventure avait eu beaucoup d'échos. Le fait que la voiture appartenait au commandant de la place à Modane, une enquête avait été mise en place mais, à ma connaissance, sans résultat, donc « affaire classée ». Mais je me dois d'apporter une précision à ce sujet, et ceci bien des années après les faits, cela doit remonter vers les années 1955 soit 10 ans après. Je suis donc revenu sur les lieux à Avrieux où je me suis marié et j'ai élevé ma famille. Nous habitons Modane et, quand j'effectuais des heures de décalage, nous étions transportés sur le site c'est-à-dire à la soufflerie par un transport de l'entreprise, avec véhicules et, au cours d'un de ces transports, il y avait un chauffeur dénommé Chansson, je savais que c'était un ancien de la 4e DM mais je n'avais aucune idée de ses affectations. J'avais constaté que c'était un flibustier avec un parler un peu choquant. Aussi je ne me rappelle plus pourquoi la conversation a débouché sur cette aventure de voiture qui datait de plus de 10 ans. Moi, je ne pouvais savoir qu'il était au courant, pas plus que lui n'imaginait que j'étais un des protagonistes. Je le laisse parler, il ne s'adresse pas seulement à moi mais à toute la tribu concernant ce transport. Il expliquait à sa façon le déroulement de la chose, stipulant que la voiture était la voiture du commandant de la place, qu'il en était le chauffeur à titre militaire, que les voleurs étaient des salopards de FTPF, qu'ils avaient été arrêtés au barrage du Freney, que lui même avait tiré sur les voleurs de la voiture à la sortie de la gare. Ces « *salauds* » de FTPF avaient réussi à s'évader du poste du Freney et j'en passe ! Qui aurait pu s'imaginer que, après 10 ans, cela revienne sur le tapis. Aussi, quand il a eu fait part de sa façon de concevoir le problème, étant assis à côté de lui sur le siège à côté du chauffeur, je l'interpelle et lui fait des remarques sur les paroles qu'il avait prononcées. Je lui explique que je connais le problème, étant parmi les voleurs, et lui dis : « *Je me dois de te dire que ce que tu avances est complètement faux. Premièrement, quand tu dis ces « salopards de FTPF », moi je peux te rétorquer que ces « salopards » de la 4e DM, qui plus est, 2 sur les 4 étaient corses et les 2 autres hommes étaient en l'occurrence moi-même et un copain de la 7e demi brigade donc un ancien FFI* ». Je ne me suis pas gêné de le rendre ridicule à ce sujet, il a tellement été mortifié que, en cours de travail, il est venu me voir sur les lieux où la discussion a été encore beaucoup plus dure. C'était un homme qui, à mon sens, n'avait aucune honte, se croyant supérieur du fait qu'il venait de l'armée d'Afrique. Nos relations depuis cette altercation étaient plutôt lamentables. Je tenais à parler de cet état de fait comme quoi il faut se méfier avant de prétendre tenir la vérité à son avantage. Je ne peux aussi passer sous silence l'affaire des pommes à la rizerie. Cela ressemble à la même aventure et je crois que j'avais à ce sujet dit que je m'expliquerais. Voilà de quoi il s'agit. Mme Mistral, qui était donc avec son mari M. Mistral, maire de Modane, directeur de la rizerie. Suite à notre passage où nous avions stationné au mois de septembre, il y avait eu une discussion au sujet de ces pommiers que nous avions saccagés. D'après cette dame, un soir de l'hiver, je n'ai pas retenu la date, à la relève des portes où il y avait des employés PTT, je ne sais pourquoi elle parle de ce problème ne sachant pas bien sûr que j'étais du nombre. Elle donne une version tout à son avantage, renouvelant que les hommes qui avait saccagé les pommiers étaient des voleurs et surtout elle ajouta que notre chef était

lui aussi un homme pas très correct, surtout dans ses propos. Je l'ai bien laissé discuter et quand j'ai compris que son argumentation à ce sujet était terminée, j'ai réagi assez durement. Moi aussi je ne me suis pas gêné pour lui dire que les choses et l'altercation avec notre chef ne correspondait pas du tout à ces propos, j'avais donc remis les choses en place. Je ne vous dis pas la surprise de cette femme, je n'ai obtenu aucune remarque de sa part. Elle se trouvait plutôt embarrassée. Nos rapports jusqu'à notre départ se sont plutôt dégradés, surtout quand je pense qu'elle était la femme du maire et, en plus, que son mari, donc le maire, était capitaine et commandant d'une compagnie au 15e BCA, compagnie de Maurienne. Ceci est un épisode de plus à mettre en évidence.

L'hiver se poursuivait tranquillement, les jours s'écoulaient toujours au même rythme. Je suis allé en permission pour les fêtes du nouvel an, pour 10 jours. Nous avons très peu de nouvelles en ce qui concerne le front. Mais, début avril, nous sommes renseignés que nous allons sur toute front des Alpes procéder à une attaque et que cela correspondrait à une attaque générale sur tous les fronts des alliés. Nous sommes donc début avril et toutes les montagnes sont recouvertes d'un épais manteau de neige, mais les préparatifs d'une attaque se précisent, même nous, à notre poste de téléphone, nous sommes souvent alertés par des communications de bouclage, que notre lieutenant Durand effectue de jour comme de nuit. Voulant s'assurer que toutes les unités soient en liaison avec le standard ou entre eux. Les mots de passe, ainsi que les indicatifs sont changés au PC du commandant du lieutenant colonel Le Ray. L'effervescence est à son comble tous les bureaux sont en alerte jour et nuit. L'attaque dans la haute maurienne, le Mont-Froid, la Pointe de Bellecombe, le Mont-Cenis... se situe vers le 7, 8, 9 et 10 avril. Le Mont-Froid, lieu stratégique, est attaqué par la 4e compagnie du 11e BCA sous le commandement du capitaine Grand, ainsi que la Pointe de Bellecombe, ces deux pointes tombent. Les combats sont meurtriers. La relève s'effectue. La 4e compagnie du 11e BCA est relevée par une compagnie du 6e BCA. Cette compagnie subira la contre-offensive des chleus. Cette compagnie a subi de gros dégâts. Il s'en est suivi dans ces lieux des attaques et des contre-attaques de part et d'autre. La 7e demi brigade ayant passé tout l'hiver en haute Maurienne, a participé à l'attaque générale dans son secteur, au point que des ordres de relève de la 7e demi brigade interviennent. Donc repli et repos de la brigade dans les environs de Pontcharra. Ceci doit se situer vers le 20 ou 25 avril. Ma compagnie est au repos aux alentours de Chapareillan. Après plus de 6 mois dans la neige, et de se retrouver dans un alentour de verdure, cela nous redonne un peu de tonus. Des permissions sont accordées, pour ma part je suis en permission du 30 avril au 7 mai. Je rejoins donc ma compagnie la veille de l'armistice. Toute la compagnie a disparu depuis la veille, direction l'Italie par le Mont-Cenis. Je me dois donc de la rejoindre. Je pars avec un convoi, c'est-à-dire une camionnette, qui évacue le reste du matériel de ma compagnie, téléphone, standard, fils, etc... Passage à Modane, R.A.S., Lanslebourg, R.A.S., Mont-Cenis, arrêt sur le plateau qui est occupé par des résistants italiens, impossibilité de poursuivre en camionnette. La route étant coupée à plusieurs endroits, côté italien, je passe la nuit au Mont-Cenis, avec tous ces résistants italiens et 3 ou 4 gars de la septième demi brigade, qui sont, eux aussi, dans le même cas que moi et qui cherchent à rejoindre. Nous apprenons que l'armistice est signée. La joie est grande, toutefois, isolés comme nous sommes, nous ne fêtons pas l'événement comme il se doit. Dans la matinée, d'autres gars se joignent à nous quatre, si bien que nous nous retrouvons environ 10 hommes, dont un officier capitaine qui, lui, après avoir parlementé avec un responsable italien, nous annonce que nous allons devoir poursuivre à pieds, jusqu'au lieu où la route a sauté et qui se trouve à environ 2 km de distance et que là, nous serons pris en charge par des hommes, soit de chez nous, soit des italiens et, avec des véhicules, nous redescendrons à Suze. La route étant pratiquement ouverte tout le long du trajet, malgré les plusieurs endroits sabotés, en effet cela se déroule comme prévu, c'est une camionnette italienne qui nous prend en charge et nous dépose à Suze. Arrivés à Suze, je constate que les troupes américaines sont en grand nombre. La ville est en fête avec des difficultés pour se déplacer. Dans les rues, aux terrasses des bistrotts, il est impossible d'avoir accès, ça se bouscule de toute part. Ne connaissant pas la ville, nous essayons, avec 2 ou 3 collègues, de voir si nous pouvons contacter des gars de chez nous. Finalement, après renseignements, on nous fait savoir qu'une partie des nôtres se trouve être dans une ancienne caserne, pratiquement en ville. Arrivés au but, c'est-à-dire aux portes de la caserne en

question, nous constatons que des éléments du 15<sup>e</sup> BCA sont en place à la caserne. Cela a pour effet de nous tranquilliser et, pour ma part, je questionne un sous-officier afin de savoir s'il peut me donner des nouvelles de la position de l'état-major de la septième demi brigade. J'ai de la chance de tomber sur ce sous-officier qui connaît le lieu où est l'état-major. Il me dit que cela se situe pas très loin, à environ 2 ou 3 km en retrait de la ville, un village dénommé Méana. Je suis très heureux de savoir que je touche au but, encore faut-il s'y rendre. Je me devais de réagir assez vite, car même les gars du 15<sup>e</sup> BCA n'étaient pas certains de rester sur place. Puis, par pur coïncidence, je rencontre dans le poste d'entrée à la caserne l'adjudant Coussons de ma compagnie. Lui aussi revient de permission, il cherche à rejoindre, il est au courant où se situe le PC de l'état-major, me disant qu'il nous fallait rejoindre Méana avec lui. Mon inquiétude diminue, je ne me sens plus seul. Il ne me reste plus qu'à attendre la suite. En effet, en fin de soirée, un agent de notre compagnie en voiture 202 nous rejoint à Suze et nous récupère. Le trajet est assez court, nous remontons sur un des flancs de la montagne pour atteindre Méana. Le PC est installé dans une école et toute la suite dans le village chez l'habitant. Je retrouve donc l'ensemble de ma compagnie, qui eux sont en place depuis 2 jours à Méana. On m'offre à manger, je suis surpris du casse-croûte : soupe, légumes, viande et vin du pays. Nous couchons dans une grange de paysans, les collègues me font part de la bonne relation qu'ils ont avec les civils. Le lendemain, je constate en effet que nous sommes bien traités, certains civils parlent le français et sont vraiment heureux que la fin de la guerre soit arrivée. Nous sommes pratiquement libres avec aucune corvée. Nous mangeons chez les paysans qui nous logent. Pour la nourriture, en compensation ils nous réclament du sel. Ce sel, il est possible de s'en procurer à la popote de notre compagnie, pas à profusion bien sûr, mais suffisamment pour faire plaisir à ces paysans. Les jours s'écoulent à vitesse Grand V ; comme seule astreinte, il faut que 10 à 12 hommes montent la garde à la gare. Méana étant le point terminus de la voie du chemin de fer, voie qui reliait l'Italie à la France par le tunnel du Mont-Cenis. Cette garde était nécessaire pour interpellier des fuyards de toute sorte, cherchant à rejoindre la France. De nombreux français qui avaient fui avec l'armée allemande au moment de leur déroute étaient à coup sûr des miliciens. J'ai le souvenir, pour ma part, d'avoir interpellé 3 ou 4 français de ce type. Je peux aussi vous dire que les 8 à 10 jours que nous avons passés en Italie étaient vraiment du bon temps, surtout que le beau temps était de la partie. Chaque soir, descente à Suze en groupe de 3 ou 4 gars, distance environ 2 km, la beuverie à Suze était de la partie, apéritifs et vins et j'en passe. La remontée vers Méana était parfois laborieuse, pour juste vous donner un aperçu, en 8 ou 10 jours j'avais dépensé à l'époque près de 200 francs que j'avais économisés tout l'hiver à Modane, argent de mon pécule. N'ayant pratiquement plus un sou en poche, il a bien fallu arrêter l'abus d'alcool. Heureusement que notre séjour en Italie s'est terminé au bout de 10 à 12 jours. Nous devons, toute la septième demi brigade, rejoindre BRIANÇON et la vallée de l'Ubaye et de Moûtiers, le 6<sup>e</sup> BCA à l'Ubaye, le 15<sup>e</sup> BCA aux alentours de BRIANÇON, nous-mêmes notre compagnie de commandement de la septième demi brigade étions cantonnés à la caserne... dans le vieux BRIANÇON. A ce jour, cette caserne n'existe plus, c'est un hôtel qui est implanté à la place. Nous avons dû stationner à BRIANÇON environ un mois et demi. En ce qui concerne ma compagnie, nous subissions les règles de l'armée, garde régulière, lever et coucher au clairon, instructions militaires, tirs dans les stands, enfin toute la panoplie. Et les chefs étaient nombreux : Caporal, Caporal-Chef, Sergent, Sergent Chef, Chef Adjudant. L'habillement correct commence à nous parvenir. Nous, les anciens de la résistance, n'apprécions pas tellement mais, sachant que la guerre était finie et que l'engagement partait de la fin de la guerre, plus trois mois, nous devrions être démobilisables dans deux mois, c'est-à-dire au pire début août. Mon temps passé à BRIANÇON ne m'a pas beaucoup perturbé malgré cela. J'ai le souvenir, un soir étant de service au téléphone aux commandes d'un petit standard d'environ 25 lignes et ceci dans un hôtel de BRIANÇON où le PC du colonel Le Ray était établi que, au cours d'un orage avec des éclairs et du tonnerre, ayant le casque sur les oreilles, un éclair est tombé sur le standard. Je revois la pièce toute illuminée, l'éclair avec suivi l'ensemble des lignes qui arrivaient au petit standard, heureusement que le standard était équipé de fusibles juste avant l'arrivée des lignes ! Tous les fusibles ont sauté et je n'ai pas été touché. Dans les 2 ou 3 minutes qui ont suivi, je vois arriver un commandant du soi-disant 2<sup>e</sup> bureau qui me demande si je n'avais pas de mal et,

voyant les fusibles tous hors circuit, me stipule que j'avais eu de la chance, que les fusibles avaient bien joué leur rôle. Donc, le standard était en panne et nous n'avions aucun fusible de rechange, c'était déjà des fusibles protégés par une armature en verre. A part quelques orages, nous avons profité d'un grand beau temps avec des températures assez élevées, pour preuve le soir avant l'extinction des feus, nous déambulions dans les rues du vieux BRIANÇON et, avec l'eau qui coulait dans les cargouilles, nous nous aspergions à qui « mieux-mieux ». Pendant cette période, nous avons eu droit à un entraînement assez poussé concernant la préparation d'un défilé. En effet, nous avons défilé à Grenoble à l'occasion de la venue du Général De Gaulle, qui devait remettre à la ville de Grenoble la Croix de la Libération. Descente à Grenoble en train, le voyage a été assez long avec un train à vapeur et une ligne BRIANÇON-Grenoble à voie unique, donc avec souvent des convois sur voie de garage, pour laisser la priorité aux trains de civils. J'ai le souvenir que cette journée était terriblement chaude. Arrivés en gare de Grenoble, nous avons poursuivi vers le lieu de rassemblement, ce qui était déjà un calvaire. Le défilé proprement dit n'était pas trop long, par contre le stationnement de plusieurs bataillons sur la place de Verdun à écouter les palabres de plusieurs personnalités militaires et civiles, pour terminer par le Général De Gaulle, avaient été très très pénible : chaleur, tenues complètes avec armes, « garde-à-vous, repos, présentez armes » n'en finissait plus. Je ne sais combien de gars sont tombés d'insolation et ont été transportés ou évacués. Le retour sur BRIANÇON s'est effectué comme pour l'aller en train, en plus avec des wagons à bestiaux. Un voyage de retour également assez long. Pour ma part, ayant contracté une blessure au talon gauche, j'avais une crevasse assez importante. Je voyageais donc sur le bord de la porte du wagon à bestiaux afin de mettre à l'air mon pied, la blessure me brûlait. Je me souviens que, en gare de Veynes, où nous nous trouvions une fois de plus sur une voie de garage, que le mécanicien de la locomotive, dans sa ronde du train, voyant mon pied, me préconisa une pommade qu'il avait dans sa trousse à pharmacie. C'est lui qui me l'appliqua et me fit un pansement, cela m'avait bien soulagé. Arrivés à BRIANÇON assez tardivement, nous étions attendus, donc le repas du soir nous fit énormément du bien. Ce défilé à Grenoble devait se situer début Juillet, pour le 14 juillet, je ne sais combien de gars de la 7<sup>e</sup> demi brigade sont montés à Paris au défilé, moi je n'étais pas du voyage et cela ne m'a pas déplu, ceci représentant une corvée de plus. Si mes souvenirs sont exacts, nous sommes restés à BRIANÇON jusqu'à la fin juillet. La vie de caserne avec tous ses avantages et aussi dans une large mesure ses inconvénients, nous déplaisait. Aussi, quand nous avons appris que nous allions quitter BRIANÇON pour rejoindre le Jura, afin de nous préparer à partir en Occupation en Autriche, nous étions presque satisfaits. Pour ma part, je ne tenais pas tellement à partir en Autriche, je n'avais plus qu'un seul désir, me faire démobiliser. Nous sommes partis pour le Jura aux alentours de fin juillet, début août. La compagnie de Commandement de la 7<sup>e</sup> demi brigade dont je fais parti est cantonnée à Mont-Sous-Vraudray, un petit village de campagne dans le JURA, à environ 30 km de Dôle. Nous sommes logés chez les agriculteurs, nous couchons dans les granges à même la paille. Cela me convient mieux que la caserne, toutefois chaque matin, nous avons droit au réveil et à l'appel. La cuisine est dans la cour de l'école, pas très loin ; la cuisine est très correcte. Des exercices, avec maniement d'armes, marche au pas cadencé, sont assez fréquents. Nous avons du stationner dans le Jura environ 6 semaines. Un défilé de la 7<sup>e</sup> demi brigade au complet est organisé. Le but est de changer de commandant, le colonel Le Ray quitte son poste et, de ce fait, est remplacé par le colonel Brunelli, un ancien de Norvège et un ancien de l'armée d'Afrique. Donc passation du commandement qui nécessite une revue complète de la 7<sup>e</sup> demi brigade. Ceci s'est passé dans une grande clairière, sous un soleil de plomb, et en tenue avec vareuse. Un second défilé, mais qui était donc en formation dans le Jura, a eu lieu, avec rassemblement et défilé aussi dans une grande clairière en présence du Général Béthouard et bien d'autres. Concernant le rassemblement de tous ces hommes et du défilé, je me dois de vous faire savoir que nous étions tous en petite tenue, c'est-à-dire sans vareuse et que, suite à un orage après le défilé, nous étions tous bien trempés. Donc retour au casernement bien mouillés et rien pour se changer, faute de vêtements de rechange. Je me dois de dire qu'à ce défilé nous étions, nous les chasseurs alpins, en tenue bleue horizon, tenue toute neuve et bien taillée déjà à l'époque. Cette tenue nous avait été remise pour notre arrivée en Autriche. Dans le Jura à Mont-Sous-Vaudrey,

nous coulions des jours assez tranquilles, nous étions en pleine nature, les fermes étaient assez distantes les unes des autres. Les civils étaient assez gentils avec nous. Je me souviens d'un chapiteau installé pas très loin de notre campement, chapiteau où tous les soirs, et ceci pendant environ 8 jours, nous allions dans un bal avec un orchestre composé de 7 à 8 musiciens qui jouaient tous des instruments à bouche. Nous, les militaires, avions un tarif réduit pour la rentrée. Dans notre région, cela n'existait pas, aussi, nous étions vraiment enchantés et l'ambiance était très bonne. C'était à se demander d'où pouvait venir tout ce monde !

J'ai une anecdote à vous faire part. Un après-midi, vers les 16 heures environ, le sergent-chef nous donne l'ordre, à moi et 3 autres gars, de partir en réparation sur une ligne de téléphone civil, donc des lignes accrochées à des poteaux en bois ; ligne partant du village de Mont-Sous-Vaudrey et reliant un village, dont je ne me rappelle plus le nom exact, mais la distance entre les 2 villages était bien d'environ 5 km. Un caporal chef nous est affecté, il est donc nécessaire de préparer le matériel pour réparation : téléphone, crampons, pour avoir accès au poteau en bois, pinces, couteaux... Nous voilà partis pour effectuer ce travail sur les 4 hommes je suis le seul qui est ancien résistant, les trois autres sont soit des volontaires, soit appelés de la classe 1943, 4<sup>e</sup> contingent. A notre départ de la cour de l'école, il est environ 17 heures et, dans l'heure qui va suivre c'est-à-dire 18 heures, cela sera l'heure de la soupe. Aussi, ma première intuition à ce sujet c'est que la soupe va certainement nous passer sous le nez. L'adjudant se trouvant dans les parages avant notre départ, je ne peux m'abstenir de lui faire cette remarque : « *Pensez-vous qu'à notre retour nous aurons à manger ?* ». Il est très surpris de ma remarque et me répond que nous aurons notre soupe à notre retour. Nous avons bien un véhicule pour ce travail, mais il a fallu par malchance que la panne due à une cassure d'un fil se situe à environ 1 km du village, de ce fait nous avons perdu beaucoup de temps. Notre retour au campement s'est situé aux environs de 19 heures ou 20 heures. Dans la cour de l'école, aucune âme qui vive, la roulante sous le préau où je croyais trouver notre repas promis par l'adjudant est déserte, l'heure tardive aidant, je ne vois aucune alternative, il faudra ce soir se passer du souper et rejoindre les copains dans la paille. Je suis vraiment déçu et je me jure que le lendemain, à l'appel que cet adjudant doit effectuer, je lui ferai part de mon mécontentement, surtout que cet adjudant en question était un « planqué » qui nous a rejoint à BRIANÇON, donc à plus forte raison de me plaindre de son comportement. En effet, comme chaque jour, il arrive et d'une voix du militaire qui donne ses ordres : « *Debout là dedans !* » et moi de répliquer : « *Debout, il faut pouvoir se lever ce matin, depuis hier à midi, j'ai rien mangé aussi je doute que je puisse me lever !* ». Je le revois toujours, au bout de l'échelle, donnant ses ordres et de me répliquer : « *J'ai dit debout et tous au déjeuner et au dégrassage !* » et moi de répondre : « *je sais que nous allons nous redonner 5 ou 6 balles pour notre passage à la frontière allemande, aussi il se pourrait que ces balles soient utiles* ». Sans plus attendre, il répond : « *sachez que ces paroles vont vous coûter cher, je ne peux accepter vos allusions !* ». Je me rends compte que je suis allé un peu loin dans mes propos. D'ailleurs, plusieurs copains me le font remarquer mais que faire, j'avais trop parlé. La réplique ne s'est pas faite attendre, après le café au rassemblement, l'adjudant en question me demande de sortir des rangs, et de bien vouloir me rendre auprès du commandant Thanant. Ce commandant, je le connaissais depuis Modane. C'est lui qui commandait notre compagnie, je savais que c'était un vrai père de famille nombreuse, je crois qu'il avait 6 ou 7 enfants et qu'il était grenoblois. J'étais donc plutôt confiant, mais j'avais conscience que mes propos envers l'adjudant étaient graves. Aussi, quand je me présentai à son bureau, je n'étais pas très fier. Le début de l'entretien a été assez sévère à mon égard, j'avais commis une faute grave dont les conséquences pouvaient être importantes. Il me dit que je devais passer devant le tribunal militaire et que la prison était à la clé. Toutefois, il me demanda de m'expliquer sur les raisons de mon acte, je lui fis part de mon problème de la veille, concernant donc ce fameux repas avec les détails. Il semble que cela ne l'a pas satisfait et il renouvela les propos m'indiquant ma faute et qu'il n'était pas possible de me disculper, ajoutant que, si encore mes propos avaient été tenus en tête à tête, mais devant tout un groupe, cela a été vraiment en ma défaveur. Et d'ajouter : « *Oui, il faut peut être faire un exemple, car vous les anciens de la Résistance, vous devez comprendre que dans l'armée les ordres ne se discutent pas et que les remarques ne sont pas tolérées vis-à-vis de vos supérieurs* ». Oui, toute la

panoplie y est passée. Toutefois, avant de clore l'entretien, je me permis de faire remarquer au commandant Thanant que j'avais signé un engagement de la durée de la guerre, plus trois mois et que, de ce fait, aujourd'hui même j'étais démobilisable. Il reconnut que, en effet j'avais rempli mon contrat et que je devais me rendre à la vie civile ajoutant que pour nous renvoyer dans nos foyers, tous les hommes qui étaient dans mon cas, cela posait un problème pour le recrutement et, comme nous étions en instance de partir pour l'Autriche, notre engagement se poursuivait et que nous ne serions pas démobilisables dans l'immédiat. Au mieux, nous serions démobilisés après notre rentrée d'Autriche. Je rétorqua que, pour ma part, l'Autriche ne m'intéressait pas du tout. Pour finir, il m'encouragea à me tenir tranquille, que l'adjudant ne désirait pas poursuivre l'affaire mais ne pouvait pas faire autrement que de me donner une bonne leçon de morale. L'entrevue se termina donc en ma faveur, je promis au commandant qu'à l'avenir je saurais mesurer mes propos mais je lui dis : « *vivement la quille !* ».

Les jours s'écoulèrent et, arriva le départ pour l'Autriche. Nous embarquons en gare de Dôle sur des wagons à bestiaux, avec tout notre matériel. Nous sommes assez nombreux, je crois qu'une partie du bataillon du 6<sup>e</sup> BCA embarqua avec nous à Dôle. En cours de route, le convoi s'agrandit, le 11<sup>e</sup> BCA et le 15<sup>e</sup> BCA nous ayant rejoint, soit toute la 7<sup>e</sup> demi brigade. Plusieurs arrêts sont effectués. Enfin, arrivée à Strasbourg, le convoi est stoppé sur une voie de garage, dans la gare, on nous demande de nous restaurer, avec le ravitaillement qui nous avait été remis avant le départ. L'attente sur la voie de garage commence à être longue, nous constatons que nous sommes les seuls. Plusieurs convois sont aussi stoppés, Américains et Anglais. Aucun contact n'a lieu entre nous. La nuit commence à pointer, chacun reprend place dans son wagon à attendre. Personne ne connaît les raisons de cette attente, sauf quelques bruits qui stipulent que pour passer le pont de Kiev, dont l'entrée en Allemagne, il n'y a qu'une voie et que tous les trains rentrant ou sortant sont contrôlés par les Américains. Je n'ai jamais su si cela en était la cause. Je n'ai pas le souvenir d'un second arrêt après notre départ de la gare de Strasbourg. Par contre, ce dont je me souviens, c'est que pendant l'attente, et la nuit étant totale, des coups de feu en notre direction ont lieu, coups de feu assez nourris. Personne n'a été touché, mais nous avons appris que des gars de chez nous, des cuisines et de l'intendance, avaient essayé de cambrioler des victuailles et de l'essence sur le convoi américain, et que eux avaient riposté avec les armes. Heureusement que dans les minutes qui ont suivi, notre convoi a démarré, nous n'avons pas vu grand-chose. Le reste du voyage s'est déroulé de nuit, nous sommes arrivés pour ce qui concerne ma compagnie et une partie du 6<sup>e</sup> BCA à la lever du jour à notre cantonnement, dans la ville de Felkirch, je dois dire que nous avons effectué plusieurs arrêts, Constance... pour déposer soit le 11<sup>e</sup> BCA, soit le 15<sup>e</sup> BCA et bien d'autres bataillons. Quant à nous, à notre arrivée à Felkirch, on nous dirige à la caserne, caserne qui se situe en pleine ville et qui est un ensemble de bâtiments que je ne peux décrire. Nous sommes tous sidérés, quelles différences avec nos casernes françaises ! Les chambres sont des chambres de 4 lits, modernes, avec carrelage, tapisserie, toilettes et WC. Cela nous semble être du luxe, avec des placards pour le rangement des vêtements. La matinée, malgré la fatigue du voyage, est assez agréable, nous visitons l'ensemble de la caserne. Nous avons comme consigne de nous regrouper dans la cour pour 11 heures. A 11 heures, la compagnie au complet prend connaissance des différentes consignes qui nous sont communiquées avec, en plus, les instructions de la vie en caserne, c'est-à-dire l'heure des repas et des divers comportements. Ce refrain de recommandations, nous l'avions en tête car, avant notre départ de France, tout était déjà bien précisé. Arrivée 12 heures, l'heure du repas de midi, nous sommes servis dans une grande pièce avec assiettes, couverts, serviettes et tout ça sur de grandes tables. Le service est effectué par des chleus, des prisonniers de guerre. Les repas sont copieux, sauf que nous n'avons pas de vin mais de la bière. Autrement dit, nous sommes des clients comme si nous étions dans un hôtel. Au petit matin, nous avons même droit au beurre et le repas du soir était aussi très copieux. Pour tout travail les premiers jours, il nous a fallu tirer des lignes téléphoniques du PC au standard civil, effectuer la garde du standard autrichien et quelques fois de garde devant la caserne. Donc, je peux dire que nous n'avons pas à nous plaindre. Concernant la relève, nous avons défilé dans les rues de Felkihr. Nous relevions la division Marocaine d'Afrique. Je me dois d'ajouter que nous, les chasseurs alpins, avons une mauvaise renommée vis-à-vis des civils, nous

étions des anciens maquisards, donc des hors la loi, ils nous assimilaient aux SS allemands. Mais cela a été de courte durée. Avant mon départ, soit un mois ou deux après notre arrivée, les choses de ce point de vue se sont plutôt bien assainies. Mais, pour ma part, je n'avais qu'un désir c'était d'en terminer, ce qui veut dire que, même si nous n'étions pas trop mal en Autriche, en occupation, rien ne m'intéressait.

Enfin, début novembre, la démobilisation des engagés volontaires comme moi débutait. Je fus donc renvoyé en France pour ma démobilisation autour du 5 ou 6 novembre 1945. Soit avec 3 mois de rabiote, selon mon engagement, peu importe, ce qui comptait c'était de rompre avec l'armée. Je n'étais pas au bout de plusieurs surprises ou anomalies. Les gars qui, comme moi, étaient donc renvoyés en France pour démobilisation, sont partis de Felkirch en train, destination Lyon, bureau de démobilisation. Mais je dois surtout porter à votre connaissance que si nous avions été bien habillés pour rentrer en Autriche, notre retour en France s'est très mal passé concernant notre habillement. Nous étions 4 ou 5 gars de la même compagnie destination Lyon. La tenue qui nous a été remise était pour le moins scandaleuse : anciens vêtements des chasseurs alpins bien délavés. Le bleu était devenu vert et surtout le pantalon pour molletière, des vareuses sans bouton, on avait plutôt l'air d'anciens prisonniers de guerre. Pour toute raison à ce sujet, pas de vêtements de rechange, il était nécessaire que nos tenues neuves soient remises à nos remplaçants. Pour compenser cet état de fait, ils nous ont remis un coupon de tissu, récupéré dans une fabrique aux alentours qui avait très peu de valeur. Pour ma part, j'avais un peu, pour ne pas dire plus, honte de moi-même. Arrivés en gare de Lyon, nous étions pris en charge et destination la caserne à la Part-Dieu pour effectuer les démarches de démobilisation. Mais nous n'étions pas encore au bout de nos peines. En effet, à la caserne de la Part-Dieu, nous étions tellement nombreux à se faire démobiliser que, dans la journée qui était déjà bien avancée, soit environ 15 heures, il était pratiquement impossible que nous soyons démobilisés avant le soir. Aussi, après quelques palabres avec des responsables, ils nous donnent des numéros afin de se présenter le lendemain dans la file d'attente. Nous étions au moins trois de la région de Grenoble, nous décidons donc de rejoindre Grenoble et notre domicile. J'ai le souvenir, en gare de Grenoble sitôt sur le quai de nous faire interpeller par des femmes de la croix-rouge. Elles nous attendaient considérées comme des anciens prisonniers de guerre, quoique l'ensemble de ces prisonniers de guerre étaient déjà dans leur foyer, mais notre tenue les avait intriguées, des journalistes, aussi journalistes du travail alpin, journal de gauche, nous ont pris en photo afin de faire la publicité de l'armée à ce sujet. Arrivé dans la soirée chez moi, je n'étais pas très fier de moi, je me rappelle de la réflexion de mon père : *« Tu n'y a pas laissé la peau, mais l'armée, elle, vous a renvoyé dans vos foyers pas tout à fait 'à poil' mais plus mal habillés que lorsque tu es parti ! »*. Je n'avais pas encore tout dit au sujet de la démobilisation, je savais que nous avions droit à une tenue de CSK délavée, avec une prime de démobilisation de 500 francs, ce qui correspondait à un salaire de 15 jours. Quand j'ai raconté tout cela à la famille et qu'il fallait que je remonte à Lyon pour obtenir ma feuille de démobilisation, je ne vous dis pas le sourire de mon père. Je suis remonté deux fois à Lyon pour obtenir cette feuille ; feuille qui était établie sur un papier de carte d'Etat-Major, même le papier faisait défaut. J'ai repris mon travail chez Allain Frogés, Camargue devenu Péchiney, sans aucune difficulté, heureux d'être revenu à la vie civile. Voilà le récit de mon épopée militaire. Si j'ai réalisé l'écrit de ces mémoires, c'est dans le but que vous, les jeunes, sachiez que notre époque, pour les gars de mon âge, avait été assez tourmentée et que, à nos jours, trop peu en ont conscience.

*André P. d'Amé*